GRÉGOIRE DE NAREK

ET L'ANCIENNE POÉSIE ARMÉNIENNE

PRÉSENTÉS ET TRADUITS PAR

LUC-ANDRÉ MARCEL

CAHIERS DU SUD



GRÉGOIRE DE NAREK

ET

L'ANCIENNE POESIE ARMENIENNE

JUSTIFICATION DE L'OUVRAGE :

Il a été tiré du présent ouvrage
1030 exemplaires sur hélio supérieur,
constituant l'édition originale
dont 30 marqués de 1 à 30 destinés aux
souscripteurs et amis de l'auteur,
1000 exemplaires sur papier surglacé.

GRÉGOIRE DE NAREK

ET

L'ANCIENNE POÉSIE ARMÉNIENNE

Présentés et traduits
par
LUC-ANDRÉ MARCEL

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD
28, Rue du Four - PARIS - VIe

De plus, la langue dont use notre poète manque de la précision grammaticale et syntaxique de l'arménien classique du V° siècle. Le traducteur a jugé indispensable de s'entourer des garanties les plus rigoureuses; il s'est assuré pour cela le concours de l'érudit M. Haïk Berbérian.

Ce dernier a patiemment décrypté le texte ancien et a essayé d'en donner l'interprétation la plus exacte en utilisant en même temps les traductions en arménien moderne de feu le Patriarche de Jérusalem Th. Kouchaguian et de Mgr l'Archevêque K. Khatchadourian, actuellement Patriarche Arménien de Turquie. Il a ainsi guidé le traducteur dans sa tâche, lequel a pu repenser la poésie de Narek dans le français du XX° siècle.

Il faut signaler en outre que les Odes *n'ont jamais été traduites en aucune langue, y compris l'arménien moderne et n'étaient connues que de quelques rares spécialistes, qui ne sont pas toujours d'accord sur la signification des mots et sur la syntaxe très personnelle de Narek. Nous les présentons dans la version qui nous semble la moins discutable.*

Au terme d'un effort qui connut des retards et des traverses mais fut tenacement conduit (1), *c'est pour nous un agréable devoir de souligner le fidèle appui que nous ont donné les meilleurs éléments du monde arménien, profondément attachés à leur tra-*

---

1) *Un certain nombre de poèmes publiés dans le présent volume avaient paru dans les n°s* 299 (1950) *et* 309 (1951) *des* Cahiers du Sud, *actuellement épuisés. Le choix qui fait l'objet de cette édition, soigneusement revu par le traducteur et augmenté de pièces inédites, représente l'état définitif de ses travaux.*

dition et à leur culture. Parmi ceux qui nous ont le plus efficacement aidés, remercions en premier lieu Mlle Tirouhi Zarapian dont le zèle éclairé fut à l'origine de l'entreprise, M. Ariazn qui la seconda dans le choix des poèmes, MM. Poladian et Nartouni qui défendirent inlassablement cette édition à nos côtés, M. Berberian dont nous avons indiqué le rôle, enfin M. P. Topalian et la revue arménienne Andastan *dont l'initiative amicale a permis l'établissement de cet ouvrage.*

J. B.

AVANT-PROPOS

Les annalistes anciens nous content que le Roi Tiridate pendit Saint Grégoire l'Illuminateur au faîte d'un mur, les pieds et les mains ligotés, un mors de cheval dans la bouche, le dos lacéré et frotté de gros sel. Le septième jour du supplice, Grégoire vivait. Tiridate le fit suspendre par les chevilles, ordonna de brûler sous lui du fumier et de le frapper avec des verges. Le septième jour, Grégoire vivait. Tiridate broya ses jambes avec des entraves de bois; Grégoire vivait. On l'étendit sur le sable face au soleil, on lui comprima la tête dans un étau de menuisier, on l'ouvrit et on gorgea la plaie de sel, de nitre et de vinaigre, on enveloppa sa tête dans un sac plein de cendres ardentes, on lui arracha les entrailles avec des crocs de fer, on l'arrosa de plomb fondu. Grégoire vivait.

C'est un lieu commun que de reconnaître dans cet extraordinaire martyr la préfiguration des destinées de l'Arménie. De cette nation qui ne connaît l'historique ? Assyriens ou Mèdes, Perses ou Parthes,Grecs ou Romains, Seldjoukides ou Arabes, au long des siècles, s'y précipitent. Arménie signifie: route de Dieu. En conséquence: lieu de tempêtes. Les menaces bibliques s'y exécutent. On assiste à une perpétuelle parturition d'Apocalypse. Reste, qu'à l'image de Job, toutes les épreuves semblent être, ici, gratuitement infligées. Mais parce qu'elle est terre de pillage et de dévastation, elle entend bien, en regard de la mort, l'être aussi de résurrection.

Et de cette volonté, la poésie témoigne. Non point exténuée par le fatalisme, ni retournée contre soi, et ne se délectant jamais à augurer de son propre néant, mais bien au contraire, faisant sa principale vertu de l'acharnement à vivre, à l'aide de tout, malgré tout. Comme Grégoire l'Illuminateur, qui met son héroïsme à vaincre la mort, elle exige d'*être,* car le silence lui paraîtrait trahir la puissance même de Dieu.

Au vrai,que l'Arménie se soit éprise de l'Occident reste, aux yeux de l'Asie, le plus grand crime. Il éclate à ce long commerce avec la Grèce.

Le génie d'assimilation du peuple arménien, encore qu'il ne pût rompre tous les ponts qui le reliaient à l'Asie, n'eut de cesse qu'il obtint, pour se prémunir contre elle et s'en distinguer, des appuis occidentaux.

L'Occident séduisait par ses pouvoirs de métamorphoses. Il opposait à cette sorte d'intemporalité asiatique, une incessante variation des accidents de l'esprit et de l'histoire. De la Grèce, toute puissante alors,

venaient des lois, des mœurs, des arts nouveaux. C'était pour l'Arménie une occasion de Renaissance. Mais, comme tout génie voulant en imiter quelqu'autre, le peuple arménien copia peu, inventa beaucoup. Et sans doute sa forte singularité, ses vertus autochtones irritèrent-elles les peuples voisins; et, au plus haut degré, quand, quelques décades plus tard, l'Arménie se plaça sous l'égide du Christ.

Ce fut la guerre des Dieux. Excellent prétexte, comme chacun sait, pour justifier celle des hommes. Elle fut si odieuse, nombreuse, et d'un apparât si barbare qu'on finit, en Occident, par la supposer légendaire et par en sourire.

Pouvait-on croire à ces sérails gorgés de femmes et d'enfants volés, à ces milliers d'être dépecés à l'arabe, à ces soldats emmurés et brûlés, à ces femmes se jetant du haut des précipices du Caucase en chantant des cantiques, à ces viols, à ces bébés embrochés sur les baïonnettes ou sur les pals, à ces famines terrifiantes,à ces prêtres enduits de bitume ou de pétrole et brûlant, et à ces poètes fracassés à coups de yatagan devant le maître-autel ? Excès d'une rhétorique du meurtre tel, qu'il ennuie jusqu'au sadisme !

Tout ce que purent accomplir ces désastres fut d'exciter le goût du bonheur et de son incarnation.

Sans doute peut-on voir en Arménie une coïncidence parfaite du paganisme et du christianisme. Coïncidence si parfaite, à notre sens,que ne se produi-

sit pas, à l'inverse de l'Occident ce brusque retour à l'antiquité, ne fut-ce que dans l'ordre de l'esthétique. Point de renaissance d'un passé, mal aboli dans l'inconscient populaire. Point de redécouverte,d'entretien et de nostalgie d'une beauté disparue, et point de correction de la sensibilité et de l'esprit, en conséquence de cette nostalgie. En Arménie, définitivement, le Christ a changé en lui-même les Dieux païens.

A dire vrai, ceux-ci laissèrent peu de marques. Sous leur hégémonie, l'écriture arménienne n'existait pas. Les lettrés usaient du grec. La religion, l'histoire, la poésie et les sciences proprement arméniennes étaient orales. (Cette forme de civilisation meurt toujours d'une simple perte de mémoire). Le Christianisme assura son règne d'autant plus aisément que les religions antérieures s'étaient détériorées, sinon dans l'inconscient populaire et les mœurs, du moins dans les dogmes. Il y eut, certes, les inévitables luttes intestines, les angoisses, les colères et les obstinations fanatiques, mais c'en fut fait bientôt. L'Arménie fut chrétienne et le fut toute.

Le Christianisme, nous l'avons dit, poussa ce peuple à exalter ses activités. En effet, dès son avènement, l'artisanat, le commerce avec l'Europe et l'Asie s'accroissent.

Un prêtre, le vartabed Mesrop invente l'alphabet. L'écriture se forme. Des jeunes gens qui revenaient d'Athènes et de Byzance, où ils parachevaient leurs études traduisent les plus célèbres livres de théologies, d'histoires, de philosophies, de sciences, de poésies Occidentales.

La littérature arménienne commence. D'abord affinée par les esthétiques de Byzance et de Syrie, et, très autochtone bientôt. Tous les arts se déploient avec une vigueur extraordinaire. Palais, monastères, églises, monuments surabondent. L'Arménie influence à son tour Byzance et les pays voisins. C'est l'âge d'or, le Vme siècle.

Mais une si brillante autonomie ne pouvait durer. Byzance la tenait en sentinelle devant l'Asie. La Perse s'irritait, voulant la retourner contre l'Empire. Elle parvient à fonder un parti arménien, attaché aux derniers vestiges du paganisme et qu'appuie la cour de Ctesiphon, lui donnant charge d'anéantir le Christianisme, l'esprit occidental, et, par delà, Byzance. L'efficace, comme il se doit, fut de mettre l'Arménie en révolution. La jugeant affaiblie à point, la Perse y lance ses troupes; Byzance, aussitôt, les siennes, et la dynastie Arsacide s'écroule. L'individualité politique est détruite. Désormais, l'Arménie ne peut plus compter que sur ses vertus de résistance.

La poésie s'enrichit aux catastrophes.Elle fait son pain quotidien de cendres,à seule fin d'une plus vivace et insolente beauté. La malheureuse Arménie est enfin prête pour les chefs-d'œuvre.

GRÉGOIRE DE NAREK

Le millénaire d'un poète exige une cérémonie. Ces noces d'éther ne sont pas si communes qu'il faille en abandonner le soin aux seules ombres qu'elles honorent; surtout lorsque leur pérennité parmi nous ne cesse d'être réelle sous les espèces du génie poétique.

C'est dire assez que nous n'entendons pas nous livrer ici à des apprêts d'embaumeur. Encore que Grégoire de Narek ait été, par excellence le poète des tribunaux de la mort, il ne sied pas de l'exposer en cet état de momie, et de lui infliger la seule punition qui lui parut toujours indigne de l'homme, à savoir: de n'être rien. Nul plus que lui n'exigea de soi-même une justice de vivre. Nulle parole ne réclama plus impérieusement l'incarnation. Mais, en conséquence de l'inachèvement de ce monde, il lui fallait naître tout céleste; et pour cela, s'infliger le difficile exercice d'une poésie de la sainteté.

Grégoire de Narek mérite trois fois les honneurs. La première parce qu'il est un saint. Et il nous paraît qu'en ce baisser de rideau sur une tragédie de six

mille ans que présente notre siècle, tout grand augure spirituel est bon à consulter,ne serait-ce que par souci de prémunition ou de connaissance. La seconde, parce qu'il est grand poète et qu'il pose très rigoureusement le problème de l'efficience de la poésie. La troisième enfin, parce que son œuvre, en cela peut-être unique au monde, fut une entité magique à l'usage de tout un peuple pendant plus de neuf siècles. Evénement qui prouve mieux son excellence que ne le ferait une démonstration dans l'ordre de l'esthétique.

Il naquit en 951 dans le village de Narek, au bord du lac deVan,sous le règne du roi Achot le Charitable. Pendant sa vie qui dura, suppose-t-on, plus de soixante-dix ans, l'Arménie par miracle, était tranquille. La sagesse des princes Bagratides se voyait récompensée. Les Arabes et Byzance avaient reconnu un royaume situé dans la région de l'Ararat. Après quelques querelles avec d'autres princes arméniens qui régnaient sur des territoires voisins, les Bagratides parvenaient à réaliser une fédération, s'assuraient contre les empiètements et accroissaient en pleine indépendance la prospérité de leur royaume.

Ani, la capitale sainte, flamboie alors de mille églises et palais. Elle émerge, plus radieuse d'avoir été lavée, semble-t-il, par le déluge des guerres passées. Les poètes y reprennent la parole. Les érudits, à nouveau, se livrent à des incursions considérables dans les littératures grecque et syriaque. Ils traduisent, commentent, moralisent à l'envi.

Ce n'est donc point la vision d'un désastre politique, où il verrait l'exécution de quelque sentence divine, qui attisera le génie de Grégoire de Narek, mais au contraire, l'apparât et la relativité de ce bonheur du temps. Il sent qu'une prévoyante fatalité l'en exclut. Ces prospérités lui paraissent suspectes. Il y déchiffre les signes de la fin du monde. De plus, il sait que tout salut est individuel et que la vertu d'un peuple importe bien davantage que son bonheur. Il n'est qu'un problème, celui de la Rédemption des hommes. Il n'est qu'un devoir, celui de forger la grâce pour obtenir cette Rédemption. Il n'est qu'une communauté véritable, celle que groupe l'obéissance aux lois et aux exigences d'une religion, créée à la ressemblance de cette autre communauté du ciel, à laquelle il faut, coûte que coûte, qu'elle s'incorpore. Dédaigneux de toute autre nécessité, Grégoire de Narek se plie donc aux règles monastiques.

Au vrai, il n'avait pas choisi l'état de moine. Son père, l'évêque Khosrov Antsévatsi, selon la coutume, avait choisi pour lui, et l'avait placé dès les premiers mois de l'adolescence, au monastère de Narek, sous la direction du Vartabed Anania qui en était le supérieur.

Dès lors, Grégoire de Narek n'a plus d'histoire. Nous savons seulement que son père et son supérieur tous deux excellents écrivains, furent ses maîtres; qu'il fut élevé en sagesse et en sainteté; qu'il fut sacré prêtre et nommé maître des moines en sciences divines et qu'il demeura jusqu'à sa mort en ce même monastère de Narek. Si nul autre détail concernant sa vie ne nous est parvenu, c'est qu'il n'y a rien à en dire. L'aventure reste intérieure. Elle est toute consti-

tuée, comme il l'écrit lui-même, d'un colloque de l'âme avec Dieu.

A peine sait-on, si l'on en croit une hagiographie à demi légendaire, que des gens d'Eglise l'accusèrent d'être hérésiarque: soit que sa sainteté même et la violence de son ascétisme aient scandalisé quelques docteurs; soit qu'il ait pris un parti discutable dans l'une de ces dissensions théologiques qui ne cessaient d'agiter le clergé du temps. Bref, il ressuscite des pigeons rôtis, et preuve est faite qu'il est orthodoxe. On dit encore qu'au dessus de l'île d'Aktamar lui apparut la Vierge tenant le Christ en ses bras. Lui-même accréditerait ce fait en écrivant : « Celui que j'ai vu de mes propres yeux». Enfin, et là se termine l'hagiographie, il s'envole. Nous voulons dire qu'il monte vivant au ciel et y demeure. C'était l'avis des moines, qui, allant frapper à la cellule d'où il ne sortait plus depuis quelques jours, n'entendent pas de réponse, forcent la porte et trouvent la cellule vide. On le nomma donc l'Angélique; et il fut canonisé, mais pour des raisons plus graves, par l'Eglise catholique.

A la vérité, Grégoire de Narek est la plus belle de ces rudes têtes religieuses comme il en fut vers l'An Mille. On ne plaisantait guère sur les règles dans les monastères d'Arménie ou de Byzance. A l'encontre d'un royaume ou d'un empire chrétien dont les chutes et les exhaussions extravagantes semblent peindre surtout les malices du « diable », les ordres monastiques travaillent à une quotidienne mise à mort de celui-ci. La rigueur des exercices mystiques est extrême. Jamais la chair ne fut à ce point imposée par l'âme. Jamais, en conséquence,

elle ne parut plus redoutable. Il suffit de parcourir quelques-uns des quatre-vingt-quinze chapitres du *Livre des Lamentations* pour juger de la véhémence du conflit. Existe-t-il un texte montrant un acharnement aussi soutenu à tirer d'un corps toutes les raisons de le métamorphoser ? Ce n'est point tellement la singularité de l'ascèse qui étonne ici, que son incroyable violence, et qu'elle soit à ce point *incarnée*. Jamais esprit ne trempa autant dans la sueur des entrailles. Jamais la chair ne fut aussi désireuse, non point de s'abstraire, mais de se transposer en substance spirituelle. Exigence tout Orientale que ce besoin d'une présence concrète de la grâce.

Les occidentaux, le plus souvent, tendent à une séparation de l'âme et du corps. Ils méprisent ce dernier. C'est une infirmité dont l'âme devrait n'avoir que faire. Dieu ne les habite point sous les espèces de la Chair, des Os, du Sang, du Souffle, mais seulement pur Esprit. (Ce qui est, du reste, contre toute tradition : *Corpus Christi* et non point *Anima Christi* disent les textes liturgiques). Or, Grégoire de Narek, le moins intellectuel des saints, entend ne pas désunir le corps de l'âme, non plus l'essence divine de la substance divine. *Le péché est pour lui cette désunion même*. Il ne se macère que pour obtenir le droit de faire alliance avec son corps, en justice et en éternité. Son sang doit être, lui aussi, un réceptacle de la divinité. De là, cette ardeur à concrétiser les attributs de l'Invisible même, à se vider de soi pour mieux les incarner. De là, en conséquence, le merveilleux relief de sa poésie. Nous ne savons, à la fin, si les corps glorieux dont témoigne l'Annonce

sont d'une chair et d'une âme enfin unies et incorruptibles, mais nous savons qu'à peler la terre de toute *présence réelle* de la divinité, et à abstraire celle-ci jusqu'à n'en faire qu'un concept de l'inconcevable, toute religion se ruine et accroît, dans les âmes, la réalité du démon — ou du mal — de toute celle que l'on ôte à la divinité. La Terre devient alors inhabitable aux esprits religieux, à cause de l'accroissement des complexes d'échec que la volonté ne parvient plus à vaincre. De là, aujourd'hui, chez certains, le désir de se soustraire à ce grave compromis, par un retour, assez naïf, au culte de l'Homme. C'est sous-entendre qu'il puisse atteindre à l'unité ; et, par cela, lui conférer les attributs mêmes du Divin. Cette tentative de transfert de celui-ci en l'Homme-Type se borne donc à un jeu de mots. En fait, rien ne change dans l'inconscient collectif. Les deux conceptions du devenir posent d'identiques problèmes.

L'ascèse de Grégoire de Narek n'est conditionnée que par le besoin de conquérir cette perfection d'être. A cela près, qu'il ne la peut réaliser sans l'aide de ce juge intérieur, qu'il lui importe de sentir d'une extrême intransigeance. Mais plus sa *préhension* de la justice grandira, plus l'évidence de sa faillibilité apparaîtra.

Cette épreuve de la dualité du bien et du mal, il se dit qu'il ne la passera point seul. Il s'est trop exacerbé à ces contraires. Il ne peut plus en prendre son parti. Il s'ensuivrait une chute irrémédiable. De plus, on ne revient pas de la sublimité d'une Présence dans le secret de soi, sans un sentiment d'affreuse culpabilité; et comme il est impossible d'abolir jusqu'au souvenir de cette pure jouissance, et que l'on

ne peut arrêter le mouvement de la vie, puisqu'elle est éternelle, il faut donc aller plus en avant encore. Il faut passer les déserts de la nuit de l'âme; aller à la quête de cette splendeur intérieure qui reste la seule humaine. Et si elle se dérobe, il faut pleurer; et si les larmes mêmes se tarissent il faut interminablement se donner avis et épreuves jusqu'à ce qu'elles sourdent à nouveau. Il faut trouver des mots qui forcent l'âme et l'approchent de la véritable Réalité. Il faut changer de vie.

Durant plus de soixante ans Grégoire ne cessera de traquer la grâce. Il vit de rien. Il obéit aux règlements de son Ordre. Il surenchérit de rigueurs. Il prie. Il travaille. Il pousse sa communauté vers le Ciel à force de bras. Quelquefois, il sort du monastère (lequel n'avait rien de délicieux si l'on en croit la relation d'un voyageur : « Neuf cellules de prière creusées en plein roc, avec une entrée basse et difficile, nues; quelques tables de pierre, des crucifix et une petite lucarne...») et il erre sur les rives du lac de Van. Il aime ce lac. Il lui représente la mer de la genèse, l'espace où vole l'Esprit. Parfois, il y puise une claire ou terrible image... Puis il retourne aux travaux; et le génie lui montant à la tête, il prend l'écritoire et poursuit sur le parchemin cette prière improvisée qui ne cesse d'être un exorcisme et un poème. A la tombée de la nuit, il s'examine. Il s'épouvante d'un brusque coup de sonde du désir, du souvenir, de la crainte. Il a la terreur de la nuit, des hordes funestes, des sortilèges infernaux. Il voudrait sceller avec le sang du Christ la porte, la lucarne afin que l'Esprit du mal ne s'y infiltre. Ses yeux

se creusent d'angoisse à considérer son grabat et les coins d'ombre.

Il égrène ces surprenantes litanies des crimes: «Un et ses engeances. Un et ses souillures. Un et ses enfants. Un et ses ordures. Un et ses branches. Un et ses coudes. Un et ses vestiges. Un et sa nuit. Un et ses traces. Un et ses élancements. Un et ses abîmes. Un et ses flammes. Un et ses fontaines. Un et ses arrosoirs. Un et ses foudres. Un et ses portes. Un et ses fleuves... » Et, peut-être, balance-t-il un peu le torse, interminablement, en avant, en arrière, pour rythmer mieux ce murmure incantatoire; jusqu'à ce que la fatigue le déporte dans ce sommeil, qu'il déteste.

On peut juger en cet homme quel extraordinaire levain peut devenir la culpabilité, lorsqu'elle joue sur de fortes natures. Aux yeux du commun sans doute est-il fou de s'opposer à ce que l'on nomme avec tant de complaisance sordide, l'ordre naturel des choses. Fou aussi de ne situer la nature que dans la seule réalité divine. Mais Grégoire de Narek ne veut pas convenir de la mort. Ce monde-ci ne peut être qu'un lieu de passage vers un autre univers; puisqu'enfin rien ici ne dure, rien ne se parfait et ne s'éternise et que les sanctions de la mort ne frappent qu'une ébauche. Qui se mésestimerait assez pour se satisfaire d'un état de larve ? Au point de désir où se meut ce poète, de quel objet du monde pourrait-il user sans que celui-ci ne devînt criminel à ses yeux ? Accomplirait-il les actes les plus coutumiers : forniquer, manger, dormir, s'acheter des bibelots, écrire des odes... quoi enfin ! Impossible qu'il ne les jugeât abominables. Et ils le seraient

réellement. Ils se retourneraient en auto-destruction ou paranoïa. Le plus innocent des baisers révolutionne une âme semblable. Il déchaîne les cataractes de la culpabilité. Il saccage. Il châtre, en fait. La prodigieuse sexualité de Grégoire de Narek est trop épurée, trop brandie dans l'âme, si on l'ose dire, pour qu'elle se puisse vider au jour le jour par voie naturelle. Il n'est plus temps. Il put croire, lui-même, tout au contraire que ce temps, hélas, n'en finissait pas; mais il savait trop bien et de toute sa peau, qu'à lui céder il serait payé de néant. Il se serait coupé du Ciel.

Qu'il ait été un religieux pour de fausses raisons, que sa sainteté soit la conséquence d'accidents psychologiques, qu'il soit atteint de masochisme par suite des compromis entre le règlement religieux auquel il obéissait et la vigueur de sa nature, qu'il ait excité inconsciemment son génie de sainteté et de poésie par le refus de soi-même, la punition — et aussi de difficiles vertus — n'importe pas à ce degré de réussite. Complexes, sels de la terre, si véritablement vous rendez sublime un malade qui n'eut été en bonne santé, on ne sait qui !

Mais on ne peut considérer seulement en Grégoire de Narek l'acteur d'un drame subjectif, et ne faire cas que du pittoresque de ses douleurs. Ce poète ne voulut point représenter, par truchement de poésie, le seul spectacle de ses difficultés à vivre. Pas plus qu'il ne se soucie de l'art pour l'art, il n'est énervé par le mythe de la personnalité. S'il est vrai qu'il porte en lui les éléments d'une tragédie sans

seconde, sa grande affaire fut de la rendre unanime. Dans le *Livre des Lamentations* rien n'est prononcé qui ne puisse devenir la parole de tous. L'élargissement de soi y est à son comble. Au point que Grégoire devient un de ces vivants sans âge de la Bible, moins hommes qu'ils ne sont archétypes. Il figure un lieu spirituel dont l'ampleur dépasse beaucoup sa personne. Par cette volonté d'obéissance qui fut sa dure règle, il se met hors du temps. Il se change en ce bouc émissaire, porteur des fautes d'autrui.

C'est sa façon d'être politique que de s'accuser, systématiquement, de tous les crimes. Il redoute d'en oublier un. Il reste à l'affût des moindres saillies de l'inconscience. S'il se sent, malgré tout, innocent de l'un de ces maux, il s'applique, par un inflexible exercice de rhétorique morale, à en ressentir la possibilité, pour mieux s'accuser en justice. Il est ainsi. Aussi bien sait-il qu'étant un microcosme il possède en lui tous les germes du bien et du mal. Son effroi est d'éprouver sans cesse qu'en ce petit univers de sa personne tout peut se produire; et que les crimes de la planète entière ne dépasseront pas la bassesse qu'il sait immanente en lui. De toutes façons, il ne se trompera pas, s'accuserait-il même de vouloir être empereur ou Jocrisse...

Bien mieux, si lucide que soit son mépris, il restera toujours en deçà dans la connaissance de l'horrible. De plus, il vaut mieux se châtier trop que céder aux indulgences de la paresse. (Cette mansuétude est un don de Dieu seul.) De ce qu'il souffre rien ne compte devant le supplice du Christ et sa descente aux enfers.

Qui donc ne peut se reconnaître en lui ? Sa personne est exemplaire, puisqu'il lui apprit héroïquement à porter en conscience tout ce qu'elle est.

Enfin, l'état psychologique du siècle joue sévèrement sur lui, car, en dépit d'une tranquillité relative dans les affairesd'Etat, ce siècle se mine d'inquiétudes occultes. Le paganisme y prolonge encore ses croyances magiques. Sous l'égide de la Croix, l'inconscient collectif essaie de transmuter les puissances d'un passé trop vivace encore. Puis, la grande impatience enfièvre l'orient chrétien : l'an mille marquera la fin du monde. On puise dans ces terreurs anticipées un excitant des passions. Souvenons-nous des mœurs byzantines : de ce Christ rougeoyant de toutes les pierreries de l'enfer; de ces empereurs adorés et torturés par un peuple que titillaient des thélèmes sur la Sainte-Trinité et les atrocités du cirque. En Arménie, quoique les énervements de Byzance se tempèrent, on redoute l'apparition des signes.

De tels troubles dans les consciences expliquent assez la terreur prophétique qui remplit l'œuvre de Grégoire de Narek, et pourquoi ce *Livre des Lamentations* s'ouvre comme une tragique vallée de Josaphat. Tous les os des géants dorment ici, attendant le premier éclat de la Trompette. Grégoire de Narek crie que le temps de la résurrection approche. Il meurt d'avance. Il se couche dans l'ordure des tombeaux, en élevant les dernières « supplications qui *doivent* toucher jusqu'au fond de la nuit funéraire ».

L'œuvre de Grégoire de Narek apparaît comme un de ces monolithes que le retrait des eaux diluviennes découvre. Il est cimenté des limons, des coquillages et des algues qu'y laissèrent les ressacs et le sombre pullulement des fonds marins. C'est un roc de langue morte, parfaitement isolé de tout et dissemblable. Mais à le toucher, le cœur s'éclaire brusquement. On découvre un tabou familier chargé de puissances inaltérables. Le christianisme fut la grande chance de ce poète. Elle le garde vivant. Il n'est point atteint de cette lumineuse mort blanche qui frappa les ouvrages d'autres poètes antiques. Son charme n'opère point de face, mais de l'intérieur. Ses mots restent nôtres.

Cette œuvre se réduit à quelques sept cents pages : chrestomathie où figurent des écrits théologiques, des fragments d'histoire religieuse, le *Livre des Lamentations* et quelques *Odes mystiques*. A la parcourir on découvre aussitôt que si ce poète prend un soin extraordinaire de l'efficace métaphysique du langage, il dédaigne toute esthétique d'ordre rationnel. En cela, il reste le moins occidental des poètes arméniens. Il suscite l'objet du verbe avec une autorité inouïe, mais ne se soucie pas de la pureté de la forme. C'est une poésie de la transformation de soi, non point de la fixation. Un chant perpétuel l'habite, qui lui offre un moyen de métamorphoses et qu'il laisse émerger par moments sur le parchemin. Souvent, il ne commence pas un cha-

pitre, il le poursuit; et il abandonne l'écriture quand il atteint l'état intérieur qu'il veut, sans nul souci de conclure. Encore moins construit-il un livre. Il ne compose pas; il *se* compose. C'est un surréaliste du dixième siècle, touché par la grâce.

De plus, il n'a que faire de l'intellect. Il n'est en rien docteur de la loi. Il est tout lyrique et il se plaît surtout à ressentir en lui la genèse de l'intelligence. Il naît avec les objets qu'il nomme. Il veut posséder beaucoup plus qu'expliquer. Le besoin de compléter les pouvoirs du mot le torture. Il réinvente parfois la langue pour y parvenir, ce qui le rend si difficile à traduire, même en arménien moderne. Sa syntaxe est celle des nébuleuses ou des hydres. Ses images, si hardies, ne sont que les concrétions instantanées de ses phénomènes intimes, des talismans utiles.

Mais loin d'essayer de les réduire en une phrase brève qui en résumerait les pouvoirs, il se livre envers ce qui n'est encore qu'une appréhension informulable à une véritable marche d'approche. Il fait fourmiller les substantifs, les propositions, les périodes et peu à peu en presse l'Idée-Acte. Par exemple, il faut se sentir noyé dans les eaux diaboliques et s'épouvanter à un tel point qu'une *catharsis* se produise. Il invente donc une série de mots composés qui s'entrechoquent comme les eaux torrentielles. Il s'en lapide. On ne peut croire ici à un goût du pittoresque; car il a horreur d'une poésie qui ne joue que sur les apparences verbales. Il l'a souvent écrit. Sa manœuvre serait d'atteindre à un *total chromatique du langage*. Il veut combler ce vide immense qui réside entre un mot et tel autre. De là, cet art de la synonymie, entre autres,

dont il use inlassablement avec une outrance sans égale, même en Orient, à seule fin de souder les pouvoirs des termes, de les totaliser jusqu'à ce qu'un avènement se produise. Hélas, à le traduire, on voit, dès les premiers mots, la langue française rester bouche bée. Il faut user de périphrases qui alourdissent et dénaturent affreusement le texte original. Grégoire de Narek écrit donc : « *Tel un homme saccagé* ». Il ajoute : *brutalement*. C'est peu encore, il faut les notions de fait et de durée : *par un ébranlement infini et torturant*. Ce n'est pas suffisant, il faut préciser un lieu dont l'image accroisse le sentiment d'horreur : *dans la mer aux flots de mort*. Faible encore, il ajoute : *flagellés des bises*. Ceci fait, il reprend cet *état* de noyé et réalise une surimpression qui le plongera plus avant dans la sensibilité psychique : *et qui serait déporté et roulé en un barbare torrent dévastateur*. Restent à peindre les gestes de la noyade : *agitant çà et là les doigts des mains dans la ruée du courant*. Qu'il amplifie encore par : *tout engrossé des averses du Printemps*. (On voit le jeu de synonymie. La sensation première est *l'eau*. Il use aussitôt de tous les mots qui s'y rapportent : mer, flots, torrent, courant — et plus loin, il dira : eau sale, vase, pesant des eaux... etc. De plus, il faut noter que chaque image de Grégoire de Narek comporte un sens secret que certains commentateurs arméniens décryptèrent à plaisir. C'est en quelque sorte la part que réserve ce poète à l'intelligence : Une méditation sur un signe. « Averses du Printemps », par exemple, laisse pensif sur le désastre que peut causer un bienfait — ici, celui du renouveau — sur une âme trop épuisée.) Il poursuit donc la *réalisation* de cette agonie : *malgré lui emporté par une sinistre*

dégringolade, suffoquant d'eau sale et étrangleuse, enfoncé en mortelles douleurs dans la vase puante, moussue et enbroussailleuse. Et enfin : *où il crèverait écrasé du pesant des eaux, tel, moi, misérable, on me parle et je n'entends plus...*

S'il fallait véritablement *traduire* ce poème, inouï dans sa langue propre, il faudrait, pour rendre l'oppression rythmique et la pesanteur psychique des termes de Grégoire de Narek, inventer presque chaque mot, résumant une périphrase, comme il le fait.

La poésie de ce saint devient la proie de sa propre incantation. On ne peut l'accuser d'emphase; elle fait irruption bien au delà. Le mal sacré du verbe forcène ce poète. Il fait tourner les mots comme une danse de derviches. De là ces rythmes obsédants, ces répétitions, ces martellements ou ces langueurs de périodes dans lesquelles il s'immerge. Il fait vrombir au tour cette argile de paroles, l'étrique ou la gonfle jusqu'à se sentir pris de la grâce. Ce tourbillon happe au passage d'invisibles fils, les noue. Il tisse son ciel intérieur. Pour bien suivre ce comportement il faut se plonger dans le *Livre des Lamentations;* car la durée de l'incantation importe à qui veut en connaître les propriétés (1). Le corps lentement s'y annihile et, peu à

(1) *De plus nous croyons que Grégoire de Narek chantait ses poèmes, en usant probablement de la déclamation orientale : un récitatif monocorde brusquement plié à sa fin par un mélisme subtil. Les litanies verbales s'expliquent aussi par là, de même certaines symétries rythmiques. Ce qui nous assure dans cette opinion est le fait que l'on chante encore dans les offices de la liturgie grégorienne, les hymnes de Grégoire de Narek. L'incantation verbale accroît ainsi son pouvoir de l'incantation musicale.*

peu, sous l'action d'un révélateur secret, une éblouissante coagulation de l'âme émerge, qui est devenue un poème tabou, un objet protecteur qui vainc les terreurs de la nuit, les serpents, les maladies, les séïsmes et les affres de la mort... Grégoire de Narek entendait qu'il en fût ainsi. Il éprouve lui-même le pouvoir d'exorcisme de ses prières. Il les essaye « Que ce Livre soit un *remède*... Fais que mon Livre *agisse*...» et ailleurs : « Prière *puissante* contre les horreurs de la nuit. » Il est certes, avant tout, prêtre et poète de la liturgie, mais il y a en lui un sorcier blanc, sachant quel mot il faut prononcer pour obtenir délivrance.

Tout vieil arménien vous contera les miracles du Livre, et que lui-même, tel jour, en telles circonstances, frappé de tel mal, il fut guéri. Il en sourit, un peu gêné; mais si vous le pressez pour savoir s'il le fut vraiment, il en jurera.

Et certes, il le fut, soit par auto-suggestion, soit que ce livre ait un réel pouvoir magique. Imprégné des fluides qu'y laissèrent les générations, peut-être agit-il comme un talisman sur le psychisme; ou, plus simplement, le verbe seul fortifie-t-il la confiance et la volonté du malade.

Les érudits se sont interrogés pour savoir qu'elle était la genèse de ce style extraordinaire. Sans doute Grigor Narekatsi connut-il le grec, surtout celui de Byzance. Ses hymnes ont des traits de l'art Byzantin. Ses périodes, surtout dans les pièces d'un caractère discursif, se déroulent souvent avec une so-

lennité qui rappelle Romanos. Tous deux, par une appréhension sensorielle du divin, recherchent les mots somptueux, la subtile et dure préciosité de l'ornementation. De plus Grégoire est nourri de la Bible et des Pères de l'Eglise Syriaque. Il s'y réfère souvent, les commente ou parfois les imite. Cependant, les érudits penchent surtout pour une influence arabe; assez surprenante du reste car les moines livraient la guerre à ces ouvrages de païens. Mais on avait traduit, néanmoins, quelques-uns de leurs livres de mathématiques, de médecine, d'astrologie et de sorcellerie. Il est possible que Grégoire y ait été frappé de l'intérêt poétique qu'offrait la forme incantatoire et l'ait reprise à sa manière. Sa syntaxe si complexe et hardie dériverait de la prosodie arabe, de même le goût de l'allitération ou de la rime intérieure si courante en Perse et que l'on nomme *Cafié*. En tout cas, il n'écrit pas le pur arménien du Vme siècle. La mode en est fort loin en cet an mille. La claire et élégante brièveté du style de l'âge d'or, a fait place aux torsions énigmatiques de la syntaxe à l'ornementation profuse, à la complexité rythmique des périodes. Le plus grand poète de l'Arménie serait donc un poète de décadence.

Mais, à nos yeux, ce comble de démesure devient sa plus étonnante vertu. On ne le peut concevoir sans cette phrase qu'il pousse à bout de souffle. Ce rythme marin est celui même de sa vie. Comment un homme qui ne cesse de se brandir vers le Soleil pourrait-il avoir le goût de la juste mesure ? C'est cette sueur qui est sublime ; et ce *trop*, qui n'est jamais assez .

Le trouve-t-on monotone, pesant ou baroque ? Sa monotonie est celle de l'attente amoureuse et des lancinements du plus difficile désir. Sa pesanteur, celle du dépit, de l'incertitude, du remords ; et son baroque... sa vie même. Il ne fait que trop le beau parleur, dit-il, lui dont la voix est pourrie... Il méprise ces grâces. Il faut être d'abord. Sa poésie ne sert qu'à lui ouvrir un passage à travers une mort unanime. Est-elle utile? Voici la seule question. Pour le reste, il en sera ce qu'il en est des apparences: ces dents, ces poils, cette peau et cette langue illustre, à l'avenant... Certes, il aime les beautés du monde. Mais tout ici-bas lui semble grevé de dettes, et il paie...

Il se réserve de pures noces avec une beauté incorruptible ; et, pour cela, il situe toutes ces choses qui pourraient lui être un peu délicieuses mais fatales, au delà d'elles-mêmes. Là, baignées de cet «éther des immortels» elles ne failliront ni ne trahiront plus. Il s'en approchera «quand retentira la claire nouvelle de l'Annonce»; quand son Père lui imposera doucement sa Droite sur le cœur Alors il goûtera dans une délectation parfaite, les choses parfaites. Il sera.

Luc-André MARCEL.

LE LIVRE DES LAMENTATIONS
ET
ODES MYSTIQUES

Puisqu'il s'ouvre en ton Nom, ô Très-Haut, que ce Livre des Lamentations soit un remède aux maladies de l'âme et du corps de tes créatures.

Achève, Toi, ce que j'ai commencé ; et mêle ici ton âme. Puisque tu fortifies les cœurs découragés, que le souffle de ta Toute-Puissance s'unisse à cette création dont tu me fis grâce. Et sois de tous glorifié.

SEIGNEUR, Seigneur des Pitiés, Dieu de la Charité, Nom dont l'immensité clame la gloire, voix au fracas terrifiant, irrépressible appel, verbe qui perce tout mais incompréhensible, parole qui presse et effraie, sonorité merveilleuse, bienfaisant espoir de la plus miséricordieuse douceur qui apeure les vivants et les ébranle :

Sous la terreur de ta réprimande les ailes des Séraphins frémissent; les Chérubins y cachent leur visage; toutes les hiérarchies des Corps lumineux se rassemblent; toutes les célestes puissances tremblent d'une admiration épouvantée; en célébrant la bienheureuse fête de l'Inauguration elles tressaillent de joie au profond d'elles-mêmes.

Mais les démons sont terrorisés; les soldatesques du Mal reculent ; les anges de l'Etranger s'écroulent dans les abîmes; les ruées de l'Adversaire se pétrifient sous la signe de la Croix; dans les prisons inférieures sont verrouillés les Amalécites haineux; les bataillons de l'Ennemi sont cernés de chaînes inruptibles; les

soldats casqués de Mort sont internés dans les sous-sols inexpugnables; les armées démoniaques sont enferrées dans les bagnes de ton Ordre; les groupes des contradicteurs sentent leur langue se souder; les assemblées des Invisibles sont enchaînées sans espoir tant la consomption de leur perte les tourmente et des garrots de fer indissoluble étouffent les émissaires de l'Antéchrist.

O le vent m'a très dur frappé.
O la grande mer a crié
crié contre ma lâcheté.
Les tonnerres m'ont fracassé,
les foudres m'ont enveloppé.

Ainsi fouetté de pluie mortelle,
conspué par le cri du feu,
entraîné par ma main sauvage,
cassé sous le poing du Torrent,
troué par le doigt du Printemps,
lamentable dégringolade,
mâchant une vase étrangleuse
fardé d'une noirceur fétide,
embroussaillé dedans la boue

Tu me heurtes. Je ne sens plus.
Tu m'éveilles. Je ne sens plus
Tu me blesses. Je ne sens plus.
Tu me parles. Je n'entends plus.
Tu cries vers moi. Je n'entends plus.
Tu m'ordonnes. Je n'entends plus.

En approchant de moi la pluie des lèvres saintes de ta bouche qui fit éclore l'Univers, ouvre la porte de mon entendement, afin que tu me guérisses de la morsure du serpent de calomnie, de ruse et de traîtrise.

De ta main de Puissance tiens le mobile instrument de ma parole et donne-lui force de voix, ô Toi qui accordes à toutes créatures le don du langage, afin qu'ayant appris à articuler ce qui convient, je n'aie point la témérité de parler comme notre ancêtre, et que ton espérance ne m'abandonne pas et que le Chasseur impie ne me réduise pas à brutalité.

Me tendant ta droite vivifiante, illumine encore les yeux de mon âme obscure, afin que, la torche hardie ayant été soufflée par le Dragon, je ne me terre pas sous le boisseau.

Ote mes crimes, Seigneur, et précipite-les au fond de la mer — infime reflet de ta grandeur absolue — afin qu'y soit noyée mon impiété.

Dresse le signe de la Confiance en mon âme de ruines, afin que la stèle du Désespoir ne s'y pose et ne soient révélés mes péchés secrets. Ouvre, Dieu de Puissance et de Miséricorde, ton sublime Livre de Guérison, pour que la faulx de ta volonté tranche à

leurs racines les ivraies qu'au secret de mon cœur le Perditeur cultive. O Dieu de nous tous, en désir de te joindre, à l'image de Pierre, j'ai marché sur les vagues maléfiques de la mer, mais j'ai coulé. Approche-toi de moi, qui suis ébranlé, tends-moi ta droite secourable.

Du profond de mon cœur je t'implore avec la voix de la Cananéenne. De ta table surabondante en aliments de vie donne quelques miettes au chien maigre et glapissant. Toi qui vins pour une rencontre salutaire, sauve-moi, afin que, fils de l'amertume, je devienne une pierre de ton Autel.

Car tiennes sont la Grandeur, la Victoire et la Puissance et tu es seul Guérison et Pardon, Restauration et Félicité.

O D E

Toi qui es ce chant merveilleux
en qui nous trouvons notre branle,
Musique au sein de qui les formes se construisent,

Toi qui es le secret de cette pensée
par qui toutes choses se meuvent ensemble,

toutes splendeurs sont réunies en Toi
comme sont les roseaux emplissant l'amphore.

Tu es le doigt du cyprès qui montre la route
et tes sourcils sont joints en un seul arc,

Dieu de Midi qui règnes sur les Astres.

C'est la mer qui ressemble le plus aux agitations de ma vie. Mon âme, gênée de chair, vacille comme un navire sous l'assaut des vagues innombrables.

Cette image du prophète Isaïe peignant Jérusalem brusquement dévastée par les envahisseurs perses, pourrait justement s'appliquer à mon désastre.

Car, un jour que je naviguais insoucieux et en parfaite assurance, sans même que ma rêverie ne présageât quelque malencontre, voici qu'au cœur de l'été surgit l'hiver avec ses alcyons de tempête, cassant le calme et soulevant contre moi une triple rangée de flots. Et sous la percussion brutale des vagues le navire éclata.

Se défit l'appareil des rames; le mât de l'ascension se déracina ; les voiles lacérées pendirent haillonneuses ; et la belle nef fit peur ; le gréement se rompit; creva l'observatoire de la proue; claquèrent les chaînes de l'ancre et celle-ci se perdit; les planches se disjoignirent; les timons se tordirent: la colonne

vertébrale de la quille s'engloutit; le gouvernail roula dans l'abîme; les côtes de la carène se disloquèrent; l'intérieur du vaisseau fut saccagé; les lèvres de la roue du gouvernail s'envolèrent; les sièges basculèrent et disparurent; l'élégante cabine s'effondra; le lit de repos se renversa; se désemparèrent les planches et se hérissèrent les clous.

Et la conséquence de ce désastre fut pour moi ce Livre où j'ai consigné mes lamentations.

Le pilote erre et se lamente devant son navire. Le menton pesant dans sa main, il laisse affluer les ruisseaux de larmes. Les misérables débris, tournant sur la crête des flots en fureur, gémissent, comme des êtres au supplice, avec une douleur qui déchire.

Mais nous n'aurons point trahi la Vérité en affirmant que le bon Capitaine se lamenta avec son armée céleste sur l'arche spirituelle de ma vie brisée. Car le Dieu de Miséricorde pleura des larmes d'homme sur son semblable enterré, comme il pleura sur la Jérusalem souillée et sur le Judas frénétique; et quoiqu'ils fussent tous deux perdus comme ce navire, Jérusalem, après avoir roulé au plus profond du gouffre, s'attacha des liens de l'espoir et put émerger encore dans une paix parfaite.

Maintenant, la verrai-je renouvelée l'arche détruite ? Ce cœur lourd d'homme en peine s'éjouira-t-il encore? Espèrerai-je que l'image mutilée de ma nature sera réparée ? La verrai-je redressée, la tente du misérable? Moi, esclave répudié, connaîtrai-je la

Liberté? Celui qui a perdu la grâce du jour peut-il espérer en son réconfort ? M'apparaîtra-t-elle la familière élégance de ta clarté et me prendra-t-elle en pitié ? Sourira-t-il encore le plus triste visage de mon âme? Au lieu de mes Lamentations entendrai-je retentir la nouvelle de l'Annonce? L'amphore brisée la verrai-je neuve ? Les fenêtres de mon esprit verront-elles ma reconnaissance de dettes déchirée? Par la grâce de ta Rémission la bonté poindra-t-elle sur mon jour anxieux? Guidé par Toi, pénètrerai-je dans la joie de tes Lumineux Tabernacles? Et mes os, secs de toute vie, seront-ils régénérés à nouveau sous l'influence de ton Souffle, comme dans le songe d'Ezéchiel? Ton temple sacré le verrai-je encore et m'écrirai-je avec la voix de Jonas sortant du ventre de la baleine: «Moi, qui suis banni du jour, je reste plein de honte devant Toi...» Aurore, te lèveras-tu sur moi qui suis noirci d'une nourriture de ténèbres ? Printemps t'approcheras-tu de moi qui me tourmente en un hiver perpétuel ? La douce pluie fera-t-elle lever la jeune herbe sur ma prairie? Et de nouveau, brebis que chassent et mordent les fauves, rejoindrai-je le troupeau que veille ta Pitié ?

VII.

ODE DE LA REVELATION

ANNONCIATION du grand mystère
dont le secret nous est révélé.

Annonciation: La splendeur du Père
a jailli du fils de l'homme.

Annonciation: Dieu s'est révélé
dans les substances de l'argile.

Annonciation: l'Archange Gabriel a été mandé
vers la Sainte, fille du Roi David.

Annonciation: « Je te l'annonce, Mère du Seigneur,
rejouis-toi, ô Bienheureuse, car le Seigneur est
avec toi. »

Annonciation à toi, Mère du Seigneur,
Siège des Chérubins aux Séraphins semblables,
triple clarté, radieux soleil évoluant dans les hautes
sphères,

de qui descendent les êtres par dizaines de milliers,
et qui t'avances dans ta splendeur étincelante,

secret et ruisselant sentier vers l'Inconnu,

Annonciation à toi, mère du Seigneur,
Vierge Marie, temple du Verbe.

Annonciation à la maison d'Adam:
voici qu'aujourd'hui les malédictions du péché sont rompues.

Annonciation aux Patriarches,
car ils le voient, celui qu'ils désiraient.

Annonciation aux Prophètes,
car aujourd'hui s'accomplissent les lois.

Annonciation à toi, Bethléem
et à toi, pays de Juda, maison d'Ephraïm.

Annonciation aux arbres, aux bourgeons des fleurs,
aux branches touffues pesantes de fruits
doux à la vue et de saveur suave
et dont l'arôme rend joyeux,
aux essaims serrés des premières roses
aux forêts étendues vers le jour doré,
dont resplendit la verdeur des feuilles.

Annonciation : Se prosternait Jean,
le grand précurseur,
Annonciation : Le prenait sur son sein
Elisabeth, sa mère.

Annonciation clamée par Jean
aux sources abondantes, aux ruisseaux par milliers,
aux eaux qui errent en méandres,
qui murmurent et sourient et toujours modulent,
torrentielles ou fines et déliées au bord des sables
dansantes parmi l'herbe
et qui s'unissent et s'élancent vers le Jourdain.

Annonciation à Toi, Jourdain,
en Toi vient se baptiser le Christ.

Annonciation à Toi, ô Précurseur
dont le cri montait du désert.

« Annonciation est faite à moi, Jean,
ma main baptise le Seigneur.

« Bonheur sur moi, qui invite
la fiancée pure du fiancé saint ! »

Annonciation du maître du festin :
« Ne vous abstenez pas d'accourir aux Noces ».

Annonciation au Jourdain
qui gronde dans les hauts et profonds rochers
d'Ahermon et de Shanire
et qui tourbillonne et se rue vers leurs bases torrides
et s'échauffe sur elles et tranche la mer sous sa chute,
voici qu'il reflue vers sa source pour voir le Christ !

Annonciation à l'Univers, car voici qu'il prononce,
le Père de la Hauteur.

Annonciation aux fils des hommes
car aujourd'hui est baptisé le Fils.

Annonciation aux peuples de l'argile
car l'Esprit est venu sous forme de Colombe.

Annonciation, car aujourd'hui est révélé
le mystère de la Sainte Trinité.

Annonciation et qu'un hymne perpétuel répète :
« Christ est béni éternellement ! »

VIII.

N'APPORTE pas prématurément, ô Miséricordieux, un jour inopportun dans ma courte vie, afin que je ne m'engage pas sans préparation sur une route inachevée. N'approche pas de moi le calice de l'amertume à l'heure de la soif. O Clément, ne permets pas que soit barrée la voie où s'accomplit mon âme. Que la nuit de ma mort ne fonde pas sur moi comme une brusque armée dévastatrice. Que l'ardente touffeur ne dessèche pas inopinément mes racines; que les influences de la lune ne me soient pas néfastes en leur secrète approche; et que le gel du péché ne se perpétue pas en moi.

Que le repos ne m'apporte point le trépas !
Que les torrents de cette vie sur moi ne débordent !
Que le sommeil ne me guide pas vers la mort !
Que le sommeil ne me perde pas !
Que le sommeil ne me souille pas !

Qu'une brusque fin sur moi ne s'abatte, et que l'élan de mon souffle vers la Hauteur, brisé soudain, ne croule en bas.

IX.

ŒIL ouvert dedans ma prison,
Œil de l'Œil dans mon cœur secret,
Silence qui sais ma parole,
Immobilité qui me meus,

Je me sacrifie, je me sacrifie
moi, très vil, moi de paille et de poudre,
moi par Lucifer encorné,
je me sacrifie devant Toi.

Je soupire. Je lamente.
Mes larmes corrodent mes joues.
Ma maigreur brûle de tristesse.
Moi très vil, moi de paille et poudre,
je sèche d'un cruel désir,
mon cœur est un fruit pourrissant.

Ma volonté, ma volonté
à droite à gauche crie vers Toi !
Elle entraîne ma chair épaisse
à coups d'éperon déchirant.

Douceur que j'aime, grand diamant,
respire ma noire fumée
imbibe de feu mon ordure,
cloue ton soleil dedans mes os,
change mon épeautre en rayons.

Reçois doucement, ô Miséricorde,
Reçois doucement, reçois doucement,
le sanglot de ma langue lourde;
— ma langue est sèche et difficile
je suis pauvre et vil.

Que monte à la dextre terrible
de ma chambre de perception
— noire et vile, de paille et poudre! —
le présent de ma volonté,
sacrifice très misérable.

X.

Agrée l'odeur de nos soupirs unis aux voix des Immortels chantant des actions de grâce, ô Créateur de Tout dont la pitié surpasse les êtres de la Hauteur et de la Profondeur. Car Toi seul est leur Bienfaiteur et le nôtre en conséquence.

Que ces êtres incorruptibles, ces merveilleux formés de flamme, purs et innocents, nés de l'Essence de la Lumière, Substances de l'Esprit, invincibles en leurs Dons infinis, leurs Vertus de pleine excellence, le brillant de leur Sapience , et l'inaltérable ardeur de leur naturelle Piété, que ces êtres attisent la terne et lente mort de nos cœurs glacés, afin que nous puissions brûler d'une clarté pure sur cette table d'autel mystérieuse et sainte; et sans sommeil mais vigilants, que nous puissions attendre les Ordres bienheureux de la Volonté de création et de vie, indivisiblement unie à Dieu, puisque conjointe à la vertu même des Chérubins.

Car ils sont de grandes puissances sidérales, mais aussi de terribles et pures armées et tes nobles servants, ô Dieu céleste, et les reflets étincelants de ta radieuse Nuée.

XI.

Tu es espoir et flamme
et moi ténèbre.
Tu es Bonté et gloire en ton Essence
et moi corruption et folie.
Tu es maître de la Hauteur et de la Profondeur
moi, impuissant sur mon souffle et mon âme.
Tu règnes au plus haut en Liberté parfaite,
moi, je gémis livré à tous périls.
Tu es sauf des désirs du monde,
moi, terre lourde et vile.

Je me suis voilé; approche-toi de moi très doucement, Dieu de Puissance! J'ai honte d'être triste. Je pèse insupportablement, et cette pesanteur me tente jusqu'à la mort. Le trompeur me sollicite. Il fume, il gronde, il monte de toutes parts le brouillard du Furieux. Le Perditeur me tend ses mauvaises merveilles. Pose ton sceau sur elles. Dévaste, chasse, anéantis, ô Toi, Vivant insondable, les assauts du Guerroyant.

J'ai péché, moi vil, moi vil,
j'ai péché, j'ai péché,
moi vil, à Ta pure Bonté.
Moi ténèbre, moi nuit de nuit

et puanteur et folie de la nuit,
j'ai péché, j'ai péché, moi ténèbre,
j'ai péché à Toi, Source de Feu,
Feu de Feu! Lumière absolue !

J'ai péché vraiment, j'ai péché,
j'ai péché, moi lâchement,
à Ta Grace infinie, j'ai péché.

Ouvertement et pleinement,
volontairement, sciemment,
moi vil, moi vil, j'ai péché,
à Ta Haute, à Ta Parfaite Charité.

A Toi qui du Néant me fis,
A Toi qui du Rien me tiras,
Oh ! j'ai péché, j'ai péché
et réellement et pleinement j'ai péché.

Immensément, moi, j'ai péché,
à Ton Sein de Tendresse, à Ton Sein
qui est Tendresse et la Suprême ,
moi le perfide, le mauvais,
moi le nul, moi le ver de terre,
moi tordu au cœur de l'ordure,

à Ta Douceur, à Ta Beauté, moi, j'ai péché.

Le premier fruit, je ne l'ai pas mordu,
le bourgeon du printemps je ne l'ai pas cueilli.
Je regarde ma main déserte.

Ai-je tenu la rose pure ?
l'huile de l'amour, l'ai-je bue ?
O ma nuit, nul jour ne la tue.

Quand je dors, je dors d'un sommeil
plus écrasant que la dalle des morts,
et la terreur me persécute.

J'ai arraché une fois encore
et mis en haillons le lin nuptial;
J'ai perdu l'onction très sainte;

et voici qu'au devant de moi
l'époux vient de fermer sa porte.

MAINTENANT, Toi, Créateur de tout ce qui est, Fils du Très-Haut, Christ, jugeant mon âme en ce grand jour, m'accableras-tu, moi, qui, dès à présent, par de telles paroles me blesse de tant de coups ?

O Puissant, Inscrutable, Ineffable, Bienfaiteur, Roi immortel, vois à quel point mes accusations m'emplissent de honte et considère avec quelles cruelles ignominies et flagellations je me suis, moi-même, frappé à mort.

Par les musiques de ce livre, fais que le visage de Satan s'emplisse de honte et d'avilissement; et ravive le mien du signe de la Croix.

Que ton sceau radieux touche avec gentillesse ma vue !

Que ce signe de la Solidité s'enracine en mes yeux !

Que l'image de l'Arbre de Vie se sculpte sur ma joue !

Laisse la croix de miracle graver son ombre sur mon front !

Qu'en mon cœur ne soit point polluée l'empreinte de ta flamme !

Que de mes paupières ne tombe pas le nimbe de ta bénédiction !

Que ne sorte pas de ma tête le témoignage de certitude !

Que sur le solide portail de ma bouche ne chancelle pas la gloire de tes Ecritures !

Que l'adorable fronteau du ciel s'unisse au sens de mon cœur !

Que s'enfonce en ces quatre éléments de ma substance l'éclat de la Croix !

Que la Principauté du Sauveur aide ma main tendue !

Que sur mes doigts, prêts à tout donner, influe la salle du Conseil de ta Croix, dispensatrice de courage !

Au moment que j'abandonnerai la terre, que ne s'éloigne pas ta sainteté !

Ne diminue pas mon honneur, lorsqu'on m'enroulera, débiteur pauvre, en un suaire...!

Laisse ! Laisse ! Que ne s'enfuie pas de mon âme ta délivrance !

Que de mon souffle qui est ton souffle ne s'effacent pas tes traces vivifiantes !

Que les coulures de ton sang de Puissance ruissellent en mon tabernacle surélevé et me recouvrent dans la tombe quand mon misérable corps s'écroulera !

Que soit gardée en moi l'onction de ta Grâce, pour qu'au jour du Renouvellement, ô Fiancé de Gloire, je te rencontre !

Que porteur de tes signes je sois reconnu !

Que je sois orné de tes sacrifices !

Que je sois estimé au prix de tes bienfaits, ô Toi le Grand !

Que recouvert de l'habit des eaux du Baptême, ô charitable, grâce à la propitiation de ta miséricorde, j'expose un luxe éblouissant !

Donne-moi, pour envelopper ce corps tout confus de souillures, un manteau immaculé !

Car ne serait-ce qu'au même instant que s'épanchent tes grâces, soudain se dressent les mauvais et les forces de calomnie ?

Veuille que celui qui use son âme s'use lui-même, que les anges de la ténèbre ne surgissent plus à mes yeux; et que par ton nom, ô Miséricordieux, soit bénie ma fosse de torpeur, et, par ta charité, ma fosse d'esclavage; et que soit élargi ce lieu de douleur, ô toi, qui guéris tout, et que pour moi soit pacifiée cette prison de colère !

Que l'aliment par qui tout croît me fasse grandir dans la matrice de la nuit pour que je ressuscite.

Que grâce à ton espoir, là-bas, me garde l'étroit grenier !

Que ta main me sauve sur mon grabat d'irrésolutions !

Qu'entre tes bras je sois reçu quand s'ouvrira cette maison de l'agonie !

O Toi, le Glorifié, demeure auprès de moi dans cette chambre menaçante !

Malheur sur moi, jeté ici, malheur sur moi mille fois, qui suis parfois céleste et maintenant précipité, parfois tout honorable et maintenant déploré.

XIII.

Ton nom, qu'il brûle sur mon toit.
Que Ta main brûle à mon plafond.
Que sur le seuil de ma cellule
Ton Sang brûle en forme de croix.
Mon talon quand il veut sortir
brûle-le d'une marque forte.
Que ton Feu garde mon grabat,
qu'il purifie mes couvertures ;
que ton feu traverse mon cœur,
afin que ma pureté dure et brûle.
Dans cette nuit d'une insondable profondeur
que mon repos soit semblable à la mort,
joie parfaite du feu qui brûle.
Que le feu des Elus intercède pour moi,
que ma brûlure il sauvegarde.
Feu tout-puissant ferme trois fois,
enveloppe et scelle trois fois
les fenêtres de ma maison.
Feu tout-puissant ferme et scelle trois fois
les fenêtres de ma pensée,
et les fenêtres de mes sens,
afin que mon espoir dure et chante.
Que je sois intact ! Que je sois intact !

XIV.

La Justice du Christ est plus équitable envers moi qu'envers Satan, père premier des maux. Car il se révéla à lui pour ruiner ses œuvres, mais à moi pour renouveler ma vieille image, en prenant l'essence de notre nature, qui est l'image même de l'essence de Dieu, et en l'unissant à lui-même en un corps réel.

Dieu ne lui fit faveur aucune,
mais me donna tout généreusement.
Dieu ne fut point crucifié pour lui,
pour moi, se sacrifie sans cesse.
Il n'a nulle part à la vie,
de mon salut j'ai toujours jouissance.
La Croix l'expulse,
Elle me fortifie.
Il est vomi par la Lumière,
à la Gloire je suis uni.
Sur terre même il n'a promesse de repos,
mais moi j'ai possession du Ciel.
Il lui coupa les gages de l'espoir,
pour moi ne fit que les suspendre.
Il l'enferma dans le troupeau de porcs,
en moi le Christ reprend santé.
Il lui donna la hideur du scorpion,
mais d'un trait de flamme il me forme.
Il lui donna semblance de reptile,
mais il me scella de Son Nom.

Et voici : délaissant les bienfaits du Père, j'ai couru derrière l'Horrible pour épier avec lui la profondeur du Tartare. Indigne de bonté, incapable de gratitude, inapte à l'amour, ligotté de mal, troué jusqu'au fond des reins, palmier lacéré vin aigri, blé inondé, reconnaissance de dette non reconnue, arrêt déchiré, sceau falsifié, image altérée, habit brûlé cristal perdu, navire coulé, perle écrasée, pierre précieuse jetée aux flots, plante sèche, tuteur brisé, bois pourri, mandragore fanée, toit écroulé, huile sur l'ordure, lait sur la cendre, je suis condamné à mort parmi les troupes des braves...

XV.

Et que dois-tu faire à présent, ô âme perdue ? Où te cacher ? Comment te libérer et t'enfuir de la prison des crimes ? Puisque innombrables sont tes dettes, sévères les reproches et les réprimandes immortelles. Puisque les Anges sont sans pitié et incorruptible le Juge, tout-puissant le Tribunal et les maîtres de la scène impartiaux, puisque les menaces horrifient et que les punitions sont impitoyables, redoutable le jugement et les accusations exposées au grand jour; puisque les fleuves sont brûlants et les ruisseaux infranchissables ; puisque la ténèbre est serrée, le brouillard opaque et la fosse infecte; puisque l'agonie est perpétuelle, et le Tartare dévorateur et que nul n'échappe aux grands froids.

Indigne, ô mon âme, pécheresse, ouvrière de méchanceté, ô mon âme, et prostituée, chargée de vices, terre d'ordures !

Ce fruit de tes propres œuvres tu l'hériteras, toi qui pris toujours la route oblique et dévias de pureté, et t'éloignas de justice et décence, toi qui égaras tous les délices que te réservaient les dons de ton âme. Tu l'as portée à son comble la colère du Roi Tout-Puissant, de l'Envié de tous.

XVI.

Fils du Dieu vivant
Semence insondable du Terrible Père

Force sans défaut,
au lever du tonnant Soleil de ta Gloire

les crimes fondent,
les infernaux s'évanouissent,
les morts s'élancent debout,
les carcans éclatent,
les plaies coulantes guérissent,
les pourritures sont emportées,
les tristesses s'anéantissent,
les cris de douleur s'éloignent,
la ténèbre flamboie,
l'angoisse est bannie,
les désespoirs disparaissent
les malheurs sont frappés de mort

et Ta Main de Puissance, règne,
Expiateur!

XVII.

ETERNEL, Bienfaiteur et Tout-Puissant, Père du Jour et Père de la Nuit, vie au dedans de la mort, lumière au dedans des ténèbres, espoir de ceux qui attendent, longanimité à ceux qui doutent, ô Toi, par ta très savante Sagesse, Tu élèves l'aurore sur l'obscur de la mort, car tu es l'aube invariable et tu es le fixe soleil, et nulle noirceur de la nuit ne peut dérober les gloires de ta Puissance.

Les multitudes célestes, terrestres et infernales devant Toi se prosternent et tombent à genoux. Les gémissements des pêcheurs tu les entends et tu regardes les prières des humbles et agrées leurs invocations de suppliants.

O mon Dieu et mon Roi, ma Vie et mon Refuge, ma Confiance et mon Espoir, ô Jésus-Christ, Dieu de nous tous, Saint qui reposes dans le cœur des saints, consolation des peines, expiation de ceux qui pèchent, ô Toi qui connaissais tout avant le surgissement du monde, que ta Droite nous dispense la force et la consolation, afin que, les lèvres de mon âme baisant ton Nom terrible et pur du souffle de mon désir, je vive, protégé, parmi ceux qui t'invoquent.

XVIII.

ODES POUR LA NATIVITE

A la Droite, à la Droite de celui qui est,
A la Droite de sa main droite,
A la Droite du père, soleil glorieux,

Au sein de Celle qui fut choisie
dès la naissance de l'éther,
Au sein de la Vierge une fleur saillit
qui descendit vers nous comme la nuée
pour nous mouiller tous d'un très doux amour.

Amour, jailli de la Nuée,
Nuée conduite par l'Amour
et qui trempes l'air de ta pluie,

tu annonces l'amour de l'amour,
et touché d'un jeune désir
l'amour s'unit à l'amour.

La lune blanche élargie jusqu'à sa plénitude
évoluait, lourde d'abondances,
et la suivait Vénus, maîtresse de la Nuit,
escortée d'étoiles incandescentes.

Le tendre feu de Vénus s'abandonnait sur la nouvelle
Sion
comme au lever du jour une blanche rosée;
et nous avons rejoint les nouvelles noces
qui nous ramènent le Printemps.

« Chantant à belle voix,
ornés d'habits multicolores,
le cœur flambant de feu,
participez, joyeux, aux nouvelles noces!

Ajoutons une jeune feuille
au buisson ardent... »

XVIII.

A l'aurore, ses yeux, couleur de l'eau de mer,
se dilataient sur l'allégresse de la mer,
comme un double soleil ruisselant de flammes.

Du brillant de sa joue grandissait
le grenadier aux couronnes rouges
et d'un jet plus hardi qu'un cèdre du Liban.

Sa colonne en mon cœur versait le sortilège
d'un amour aussi clair que la fleur du corail.

Ses délicates mains se voûtaient sur la harpe.
Elle chantait, s'accompagnant,
semblant tisser l'un à l'autre les modes;

et vers la droite et vers la gauche
l'Enfant à petits pas dansait tranquillement.

La bouche de Marie est un double pétale;
une à une y luisent les roses,
et délicieux est son chant
mêlé aux accords de la harpe.

Puis elle tresse ses cheveux
pour en parer ce beau visage
qui est celui-même d'Amour,
douce splendeur qui sourd de l'âme
et qui d'un vin a la lueur.

Et trois tresses ses joues entourent.
Et le clair de son sein rougeoie de roses rouges,
Et ses mains sont chargées de violettes touffues.
Encensoir plein d'un feu divin où se consume l'oliban.

De moire est sa tunique où la couleur varie
et toute ailée des diaprures de l'or.
D'or aussi est frangé l'argent de sa ceinture
rehaussée de joyaux en un dessin exquis.

Et lorsqu'elle marchait
c'était irisation de perles,

et de ses pieds les rayons tombent goutte à goutte...

XIX.

Ce tissu de mes paroles d'adoration dont je te fis offrande et qui me vint des fruits de l'âme, ô Dieu de Charité et de Bénédiction, unis-le, à parts égales, à l'encens et au parfum des porteuses d'huile; et mêle-le à l'arôme du nard de la pieuse Marie, afin qu'en Perfection je ressemble à ces prostituées bienheureuses que tu reçus avec un respect qui nous reste un éternel miracle. Et sois glorifié par ma pauvre parole, en acceptant mon onction sur ta Tête, ô Très-Haut, Etre inaccessible, sans me réprimander par les mots du psaume : « L'huile du pécheur n'oindra pas ma tête. »

De grâce, fais ainsi, afin que le parfum de la Confession de ce Livre agisse sur beaucoup et partout se répande et remplisse le Monde, comme se répandit le parfum du nard en l'inoubliable demeure.

XX.

Un feu merveilleux, miraculeusement subsiste, par ordre du Très-Haut, dans les tréfonds des citernes endormies...

XXI.

ODE POUR LA FETE DE VARTAVAR

(*Allégorie du Christ-Soleil et de l'Eglise-Rose*)

Les hautes chevelures du Soleil
illuminaient le joyau de la Rose
et par delà les chevelures du Soleil
s'étendait la fleur de la mer,
et de l'immense mer étale
la fleur écumait.

Sur la branche brillait le Fruit
de cette fleur aux feux changeants,
le Fruit mûr, jauni de safran
se nourrissait du feuillage sombre
(Feuillage de Celui qui donna la harpe
dont jouait David, le Roi merveilleux.)

Les peupliers et les buis lançaient
leurs jeunes branches aux reflets roses.
Et dans la touffe serrée des roses
des fleurs aux sept couleurs s'ouvraient;
et les roses ornaient le Lys
de leurs frêles bourgeons laineux.

Le Lys luisait dans la vallée,
luisait en face du Soleil.
Le Lys splendide avait fraîchi
sous le vent du Septentrion,
mais la brise coulant des montagnes du Sud
le couvrit d'une rosée douce.

Le Lys s'emplit de rosée douce
en fins diamants resserrée,
et toutes les fleurs ruisselèrent
de ce clair collier de rosée.
Elle leur venait des Nuées,
les Nuées la prenaient au Soleil.

Et toutes les étoiles en cercle
entourèrent la claire Lune;
puis, en groupe, au fond du Ciel
elles figurèrent la Croix...

XXII.

Puisque mon ange gardien intercède auprès du Christ, prends pitié, par charité, pitié d'un pêcheur d'argile, en me conduisant vers les douces traces de ta clarté, afin que le dépôt de mon âme que tu confias à mon ange, et qu'il reçut pour la veiller en ce monde, puisse — et mon cœur bondira d'allégresse — puisse t'être remis à nouveau, si tu le bénis, ô Roi de Grandeur, d'inaccessible Gloire, ô Dieu de Miséricorde que glorifie la joie tourbillonnante de la danse des Bienheureux. Car à Toi, Invincible Esprit, Père que nul n'atteint ni ne pénètre, à Toi siéent Gloire, Honneur et Adoration pour l'Eternité.

XXIII.

ODES POUR LA RESURRECTION

I

— « Gloire à la Toute-Puissante Résurrection du Christ! »

Le petit chariot descendait du mont Massis;

et sur lui sont placés des sièges,
et sur lui des trônes d'or
et sur lui des tissus de pourpre précieuse
et sur lui, le Fils du Roi.

A sa droite des Séraphins à six ailes,
A sa gauche des Chérubins recouverts d'yeux
et devant lui de beaux enfants
et sur leur cœur la Croix Seigneuriale
et dans leur main la lyre et le psaultier
et qui vont chantant et clamant:

— « Gloire à la Toute-Puissante Résurrection du Christ! »

Ils ont amené le petit chariot
l'ont amené et arrêté.
Et voici qu'il ne bouge plus.
Et voici la roue immobile.

Sur le petit chariot il y avait
cent tas d'orchis, six de sainfoin
entassés tas sur tas
et une violette.

De la droite du mont Massis
ont amené et arrêté le chariot.

Et voici qu'il ne bouge plus.
Et voici la roue immobile.

Si les timons sont en argent
le joug est d'or pesant et les courroies de soie
et les rênes ruissellent de perles.
Et voici le petit chariot immobile
et voici que la roue ne joue plus.

De haute stature est le charretier,
à taille de saule et gros de bras,
large d'épaule et de blondeur rayonnant
et de sa voix sonore
il commande au couple de bœufs,
il dirige d'un cri la petite chaise.

Le couple de bœufs est d'ambre et de neige;
ils ont la peau tachetée de fleurs,
d'acier est leur jarret infatigable,
ils ont les cornes crucifères
et leur poil brille de rubis.

Et voici que le petit chariot s'avance
et voici que tourne la roue.

Et la poitrine du chariot avait repris son rythme
à l'appel du charretier.

★

Le petit chariot est la seconde loi de Moïse
reçue au Sinaï,
Et les cents tas d'orchis,
les patriarches et les prophètes,
et les six tas de sainfoin
l'œuvre de Dieu en six jours accomplie.

Et cette unique violette
est la Trinité en un Seul.

Ce beau jeune homme blond est Saint Jean-Baptiste
et les quatre roues du Chariot
sont les quatre évangiles du Christ.

Le petit chariot roulait roulant
de la droite du mont Massis,
roulait roulant, roulait grinçant
et il entre à Jérusalem.

Et les fils de la nouvelle Sion
chantaient à nouveau et clamaient:
— « Gloire au Christ! Car ce jour nous voit libérés.»

II

Je chante la voix du Lion
qui clamait sur les quatre ailes de la Croix,

qui clamait sur les quatre ailes de la Croix
et s'adressait au Prince des Enfers.

Et le prince noir, noué de terreur,
tressaillait à cette voix terrible.

— « Cette terrible voix, je l'ai entendue.
Elle renverse mes forteresses.

Elle détruit tous mes remparts,
et veut libérer mes esclaves! »

Je dis: — « Bienheureux les esclaves
fermés dans la cage du Lion,

fermés dans la cage du Lion,
et qui virent le Lion ressuscité lui-même.

Et que ne guettent plus les tortures
mais l'espoir seul de l'immortalité.

Ils reçoivent la couronne de fleurs
du Lion, Roi immortel.

Louanges de gloire au Seigneur
qui délivra tous les esclaves.

III

Le coq, le coq réveillé
regardait les païens.

Appellait, appellait la tourterelle,
la bien-aimée énamourée.

— « Retourne! Retourne, ô Sulamite,
vers l'ombre de la pierre!

« Accours, ô ma fiancée, de la montagne des léopards
et de la plaine des chevreuils!»

Et venus, venus, tous se rassemblent
à Ephraïm de Béthel,

ils entrent à flots dans la plaine,
courent aux vignes de Cédron.

Ils foulent le raisin dans la cuve rouge,
ils coupent du bois pour cuire le pain,

Ils immolent les bêtes qu'il faut immoler
ils mêlent aux vins les purs aromates.

Et les calices furent offerts aux invités.
— « Peuples nouveaux, venez aux noces !

« Mangez mon pain ! Buvez mon vin !
Afin de vivre sans être épuisés,

éternellement. »

XXIV.

Et maintenant, Seigneur des Armées, Grandeur terrible, Vision de Vérité, Volonté infinie, intarissable Abondance, de quels festins, danses et chants pourrait-on jamais célébrer comme il sied ne fut-ce qu'une seule goutte de la rosée de ta Mansuétude, Toi, qui cherches sans cesse à m'ouvrir les voies du Salut ?

Mais, ici, j'écrirai plus que cela, pour être conté aux générations futures.

Tu ne t'appelas jamais Celui-qui-aime-les-Anges, quoique tu fis éclore leurs Puissances. Toi qui ornas de lampes ce ciel né de tes mains, tu ne te félicitas jamais de leur amour, mais au premier rang tu plaças celui de l'homme et tu le considéras comme le suprême titre d'éloge.

Ainsi, en de terribles mystères, tu rendis ton Nom deux fois glorieux.

Les luminaires sidéraux tu les nommas et préposas à des charges particulières; et tu illustras de ton Nom Seigneurial, adorable et divin, nos naissances terrestres et mortelles. Outrepassant les limites, tu inspiras des testaments innombrables, témoignant du fleuve immaculé de ton Amour.

De même, quand tu t'incarnas en l'une des trois personnes de ta Divinité, tu fis largesse à chacun de nous, en mesures et qualités diverses, de dons de Vie

de merveilles et de miracles nombreux et véridiques. Et si tu fus sensible au seul signe d'espoir que te firent les compagnons du paralytique de peu de foi, au point que ton cœur s'en émut, combien plus ton omnipotente parole pourra-t-elle faire, en écoutant le suppliant qui crie pour la purification de son corps malade ? Car, purifier l'âme la plus impure est miracle plus grand que de préserver des souillures l'image sans défaut.

XXV.

DANS le ventre naissent et se multiplient spontanément divers helminthes qui se tordent et rampent; les lombryxs intestinaux s'engrossant en secret; les éclairs piquants des abcès; les boutons qui rongent comme braise; les œufs informes et tous ces grouillements issus de la sueur qui dégoûtent, excorient et démangent; et les hordes d'autres sauvages, semblables aux démons qui vous assaillent la nuit, et les bandes barbares des affamés de ténèbres, luttant l'arme au clair, tels encore que les loups atroces de l'Arabie par leur cruauté, leur marche oblique et torte, leur sombre couleur, leur bec courbe et crochu comme l'épine du scorpion, frères de l'ortie, et qui piquent, sucent, pompent l'humeur du sang et dans le repos du lit vous torturent. Et si quelqu'un lève la main, cherchant vengeance, ils ressentent aussitôt le supplice qu'ils infligent à l'homme, et soudain, avec leur minuscule corps nu ils s'envolent quasi ailés, ou sautillent, bancroches comme sauterelles, rôdaillent de gauche à droite, et comme les renards subtils en tromperies, s'empressent pour s'enfouir dans les lieux secrets où ils s'abriteront des terreurs de la mort.

Et ces infimes vermines pourchassent non seulement les hommes de basse classe et vulgaires mais

aussi les rois puissants et redoutables. Ils les poussent, énervés, jusqu'au haut de leur palais, sur les fraîches terrasses, ou les font séjourner au plein air. Ces hommes de bravoure qui régnèrent sur les foules, dompteurs de peuples et conquérants de cités, avouent eux-mêmes l'inutilité de leur main royale. Ils semblent dire : « Nous fuyons jusqu'ici, ne pouvant résister à de plus violents que nous. »

La raison pour laquelle je parle ici de ces grotesques ? Nulle, sinon qu'ils plaident en force et vérité en faveur de l'existence de la Divinité, me remettant en mémoire tout ce qui nous est réservé dans la vie future et qui pousse dans mon corps impie comme les fruits de l'amertume. Il y faut adjoindre encore l'éclosion des maladies venues du dehors et qui tuent; et toutes les multitudes des parasites impitoyables auxquelles nul n'échappe, mais qui nous laissent pensifs, par les douleurs qu'elles infligent, sur les dangers futurs qui nous menacent. Et, sans ta volonté, il n'est point de refuge qui nous en préserve, tant les astuces et les forces humaines sont misérables.

Mais Toi, ô Bienfaiteur, tu possèdes tous moyens et philtres de Vie, si seulement tu veux sauver, rénover, pardonner, guérir et vivifier.

XXVI.

J'ai été orgueilleux, moi, poudre vivante,
et fier, moi, argile parlante,
et hautain, moi, terreau vil.
Je me suis exalté, moi, cendre sordide;
j'ai brandi le poing, moi, coupe fragile.
Je me suis accru plus qu'un roi;
puis comme l'homme qu'on expulse
je me suis reclus à nouveau en moi.
J'ai reflété l'incendie de la fureur
moi, boue intelligente;
ma présomption m'enfla comme étant immortel,
moi, de mort encloué comme les bêtes;
j'ai étendu les bras vers la passion de vivre,
n'ai pas tourné ma face mais mon dos;
l'esprit ailé je me ruais vers de noirs mystères;
j'ai dégradé mon âme pure en flattant mon corps.
J'ai affaibli la force de ma droite,
je l'ai vaincue en renforçant ma gauche;
et je T'ai vu, penché sur moi, Toi-même,
(mais là-dessus je dois me taire)
et ne me suis pas amendé;
et dans le sanctuaire m'ont obsédé
les occupations de cette vie.
La bride de la raison n'a pas dressé
le coursier de mon esprit.
J'ai ajouté des mots nouveaux au vieux langage.
J'ai alourdi les insupportables anneaux.
Comme le vase de grès cuit
je fus irréparablement brisé;
et mentirai-je, si j'ajoute
que dans la tente noire de Moloch je suis entré
afin d'hériter l'enfer ?

XXVII.

C'est moi qui ai dressé de nombreux lieux de torture, ici. Comment trouver consolation ainsi désespéré ? Car si les Armées de Lumière et les rangs des Justes glorifiés par la Félicité tremblent d'épouvante, tant la terrible vue du jugement leur est insupportable, moi, fils de la mort ayant perdu le gage, où puis-je me montrer ? Non seulement je ne recevrai pas la couronne, mais intolérable sera ma punition et irrémédiable ma perte.

Mais Toi, indicible Puissance, dispensatrice de Tout, hâte-Toi de tendre au perdu ta main salutaire, afin qu'aidé par Toi je remonte des portes infernales et que, sans péril, j'évite à jamais les angoisses. Fais encore que, voyant ici, des yeux de mon esprit, les accidents futurs, il me suffise d'éprouver la crainte des supplices. Fais, par ta volonté, que je sois sauf et ne sois pas livré aux lionceaux qui veulent m'arracher à Toi et me fouir de leurs crocs et remplir de mort leur ventre de mort pour que j'y fonde, moi, qui suis ici tout engrossé de mal.

Car Toi seul peux m'enlever de la gueule funèbre pour me rendre la vie et me bienheurer, ô Toi, Refuge de Tous et Roi de la Lumière, Seigneur Jésus-Christ, éternellement glorifié. Amen.

XXVIII.

Je lève mes mains, j'étends mes bras,
avec l'effort du feu de mes reins
la plainte de mon cœur,
le cri de ma langue et de mes lèvres...
Je m'écroule à tes pieds,
je baise la trace de tes talons,
je m'avoue et je me découvre.
Je me lapide des cailloux du regret
et je m'enfièvre de soupirs.
Je me cloue aux dents du remords,
la touffeur de mon souffle me grille,
l'âcre buée des larmes me corrode,
je me dessèche en désespoir,
je m'abolis au vent amer,
Je trébuche et grelotte en suppliant,
mes passions me sont difficiles et me révulsent,
je suis fouetté des orages de l'âme,
la tempête des mers percute au fond de moi,
le souvenir de sa terreur me brise,
la vision du Tribunal m'anéantit,
je meurs, je meurs, pensant à Sa Menace.

XXIX.

O Seigneur, prends-moi en pitié, ce jour où me fuira le souffle, quand sur le sommet se lamentera le navrant regard de mes yeux et que par l'esprit je verrai l'inévitable route et le hérissement de ses périls. Lorsque j'élèverai le regard vers le toit de ma demeure et que s'y ouvrira la porte fatale et que, misérable, les traits convulsés, les doigts frissonnants, la gorge chargée de râles, la poitrine sifflante, l'âme oppressée de l'angoisse des innombrables doutes, à l'agonie, ma chétive voix pleurera sur les fautes celées dans la profondeur de mon être... Lorsque moi, qui, aujourd'hui, pare mon style et fièrement déclame et me pavane et me rengorge, je croulerai tué, cadavre stupide, parole tranchée, mains roides, membres mous, lèvres soudées, yeux clos; bois immobile, tronc à demi-consumé, marbre insensible, muette effigie, substance privée de souffle; vision de misère, statue de lamentation, face du malheur, pitoyable visage, déplorable apparence, langue à jamais silencieuse; herbage séché, fleur toute dépouillée, beauté qui s'écoule, lampe morte, gosier vide, cœur déserté, trompette étouffée, source tarie; corps qui pâme, ventre en corruption, tente déliée, branchage brisé, articulations détachées, arbre scié, racine arrachée, maison que tout abandonne, prairie moissonnée, plante extirpée, réserve égarée, ordure enterrée, objet dégoûtant qu'on repousse, embarras qu'on balaie, squelette méprisable, cendre inutile qu'on foule aux pieds. Rien.

XXX.

Il se crispe, le ciel, et toute l'épaisse terre tressaille; comme les vagues de la furie, l'un contre l'autre, ils s'élancent et soudain, se pétrifient. Dans un violent travail d'entrailles les monts de l'immense terre s'effondrent; et la pierre chauffée à blanc, elle ruisselle; et tout élément est décomposé. Le bouleversement des cieux accomplit les ultimes métamorphoses; toutes les créatures ressuscitent en chair nouvelle; nos actes dérobés se dénudent, nos secrètes passions s'exposent, sur notre peau est peint notre comportement caché. Au tribunal, il monte, le Roi du Ciel, et sa main saisit les sentences.

Malheur alors ! Deux fois sept fois malheur, selon la mesure du nombre d'ici-bas où s'enclôt l'infini des chiffres !

En ce jour du plus grand péril, que pourrai-je faire, moi, âme lamentable ? Puisque les cohortes des Lumineux, et les conclaves des Elus à qui le bonheur porte gloire, frissonnent et chancellent, tant est insupportable la terrible vision du jugement, moi, fils misérable de la mort, comment oser apparaître ?

XXXI.

Et maintenant, traîné par la terreur divine
au comble d'une ardeur pure et violente,
Mère ô Mère de Dieu, je te supplie.
Ange tiré des reins profonds de l'homme,
Grand feu conjoint aux formes de la femme,
Reine enceintée par le Glaive de Dieu,
comme l'air pur et l'eau limpide,
lumière égale élancée sur l'Eden,
très haute et chaste Etoile de matines
précieuse bien plus que la dalle infoulable
scellée d'or pur au Saint des Saints,
Siège de la Promesse joyeuse,
Arbre de Vie gardé par trois rideaux de flamme.
Ta langue en ton palais brûle comme une lampe,
Ta parole forme la rose,
Ta main verse le jeune lys
Ton sein est coupe de violettes,
Encensoir gorgé d'Oliban,
pure senteur, essence incorruptible,
quand tu marches dans ta beauté
des lueurs tombent de ta robe.
Avec ta pureté que rien ne tâche,
avec ta sainteté pucelle de souillures
reçois mon cri de suppliant : J'ai foi en toi.
Tresse ma lourde nuit à tes flammes heureuses,
Arbre béni ! aumône-moi ! protège-moi !

pour que né de nouveau dans ta lumière,
conçu dedans l'innocence parfaite
ma vie s'exalte en ton Fils Jesus-Christ.
O confessée mère des misérables
ta force soit en moi d'un tel amour
qu'il m'entraîne devers l'auberge préparée
au delà du val de détresse.
Fais de mon angoisse allégresse,
du pied si lourd aile rapide.
O Toi qui sus la douleur d'Eve,
intercède, demande, prie,
car la moisson de ta Parole se mesure
selon ta Pureté infinie.
Toi louée entre toutes les femmes
connais mon péril, aide-moi !
Une goutte seule du lait
dont s'abreuva le Fils de l'Homme,
pleuvant en moi, me ferait Vie !

XXXII

Ce n'est pas pour qu'il me fasse largesse de ses dons que je m'efforce à le fléchir, mais parce qu'il est la Vie elle-même et le souffle de Vérité sans lequel toutes choses se paralysent.

Et ce n'est pas l'espoir qui m'entraîne vers Lui, mais l'Amour... Je ne gémis pas du désir de ses jouissances; c'est pour Lui seul, qui nous les prépara, que du fond de mes reins, je lamente.

XXXIII.

Seigneur de la Miséricorde, flot de la charité, dispensateur de la Bonté, Fils du Très-Haut, Seigneur Jésus-Christ, prends-toi de pitié, verse l'amour et le pardon. Regarde ma peine, jette un clin d'œil sur ma consternation. Abaisse-toi jusqu'à ma misère, et vois que la déroute, en mon agonie, est sans remède. Oh ! sois compatissant à la fureur de ces passions qui m'ont perdu. Touche, toi, le seul médecin, mes plus abominables vices et mes douleurs; tends doucement l'oreille à ce pitoyable gémissement; écoute, l'insondable gouffre de mon tombeau sourdement vers toi soupire; laisse que s'enfonce en ton ouïe qui sait surprendre toutes choses, l'imploration de cette voix huchant sur mes membres usés. Et parce que l'âme vivant de vie n'est pas corrompue, aime-moi d'un amour miséricordieux et inaltérable. Prends doucement en part mon insupportable faiblesse. Ne me garde pas rancune de mon image morte. N'entre pas en examen de justice sur ma face où s'est tu le souffle. A qui si longtemps a souffert, n'inflige pas les douleurs nouvelles. Je ne suis qu'une faïence brisée, ne lutte pas durement contre moi. La sentence de mort déjà m'a condamné, ne te fâche plus, la cellule s'est écroulée, n'abats plus ton fléau. Le chien a été tué, vas-tu jeter la pierre ? Sur le pou

écrasé lanceras-tu la foudre et le tonnerre ? Je ne suis que terre vile, ne rugis pas sur moi comme tu le ferais contre le Superbe. N'appelle pas en jugement ce peu de cendres inutiles ! Vois ma poussière, elle s'envole et disparaît. Croiras-tu qu'elle ose la guerre ? L'écœurante boue, ne la déclare point ton ennemie. Ne frappe pas comme le pugiliste, l'inepte abomination que je suis. Car le bois mort je suis et que l'on jette. Oh ! ne le garde pas pour exciter l'incendie des Géhennes. N'accuse plus celui qui par tant et tant de mots et si longtemps s'est accusé !

Voici les durs et consternants chagrins et les supplications qui doivent toucher jusqu'au misérable fond de la nuit funéraire. Que ta parole sacrée affirme très haut, Seigneur, que, conforme au cœur du suppliant, je dois rester inaltérable; car maintenant, semblant vivre, je parle, mais, pour toi, ô mon Inaccessible, je suis mort.

ANCIENNE POÉSIE ARMÉNIENNE

Les Arméniens vont en pèlerinage chaque année au tombeau du Saint de Kharagonis, Nahabed Koutchak, non pour méditer sur les périls de la mort, mais pour vénérer le printemps : celui qui dort ici depuis le XVIe siècle, ayant appelé toute sa vie l'excès des amours, des roses et l'avènement du paradis perdu. Si Narek se dépouille du monde au nom de l'Eternel, Koutchak, lui, demande à l'éternel de lui laisser la beauté du monde. Peu importe que la mort s'empare une à une des choses, si, çà et là, se rencontrent ces miracles de vivre qui consolent de la mort même!

La douleur de disparaître sans avoir jamais possédé cette femme stellaire dont tout à son entour semble annoncer l'avènement, et l'inanité même de l'espoir, attiseront la volupté de vivre. La faillibilité de tout rend plus intense et grave la jouissance. Koutchak, poète des passions de l'amour, espère une soudaine métamorphose. Etant belle, Dieu la pardonnera. A vrai dire, l'ancienne Déméter de l'Arménie,

la déesse Anahit, paraît être son égide, bien plus que la Mère du Christ; Anahit ou simplement quelque jeune Arménienne trop belle... Cosmique aussitôt que le poète l'aperçoit; ornée d'étoiles, des fureurs de la mer et des attributs angéliques; divine déjà, mais bientôt disparue... C'est au fond, le jeu des saints à l'état sauvage.

Leur exercice est de tendre vers des divinités assez complices pour ne pas les désespérer ; assez absolues pour attiser toujours leur désir sans l'assouvir jamais.

On a comparé Koutchak à Omar Khayyam. S'il n'a pas de ce dernier, le goût de la sentence didactique et le fatalisme désabusé, il en a la maturité verbale et la sensualité. Plus familier que le poète Persan, moins courtois et moins érudit, il possède à un plus haut degré l'intelligence des corps. Son épiderme en sait long. Il lui suffit de l'écouter vivre et toute une expérience s'élabore. Il ne se réfère presque pas à l'esprit, mais toujours au cœur et aux sens. Il savoure leur impatience. Il excelle à les passer au feu du langage. Grand poète en ceci, que le désir, chez lui, ne peut éviter d'écrire; et quoique il use sans gêne d'une rhétorique amoureuse commune à tous les Orientaux, il n'en traduit pas moins les exigences les plus pressantes et particulières de sa passion.

Il est le plus célèbre troubadour d'Arménie; sa renommée a dépassé les frontières. Très aimé des Persans, dont il influença beaucoup de poètes et très aimé des Occidentaux; sans doute parce qu'en lui l'Occident et l'Asie se rejoignent et se corrigent.

A la suite de Koutchak beaucoup de troubadours s'engagèrent. Ce sont des moines de la poésie. Aveugles de naissance, le plus souvent, ils optèrent dès leur enfance pour cette sagesse de la folie. Ne se mariant pas, afin de rester libres, n'ayant maison, ni autre métier que de composer des poèmes, ils ont pris pour règle le célèbre : «Voyez les lis des champs; ils ne sèment, ni ne moissonnent... ». Ils vont de village en village. Toute la population se précipite pour les entendre. Pleure-t-on un mort ? Ils disent un chant funèbre en s'accompagnant sur le saz (1). Fête-t-on un mariage ou une naissance ? Autres poèmes encore. Les auditeurs émerveillés les choient et les nourrissent. Ils refusent tout argent; parce qu'inutile. Ils ne s'attardent jamais en un lieu. Leur vie, à la lettre, est de passer.

Mais ils ne sont pas des poètes populaires. Leur langage est subtil et savant. Ils reçurent presque tous une éducation poétique très rigoureuse. Rompus à toutes les subtilités de la prosodie (innombrables là-bas), ils entendent bien sauvegarder les formes les plus hautes et sévères du lyrisme. Comme jadis en Grèce, en Sicile ou en Allemagne, ils organisent des concours attirant une affluence considérable.

Leur art frappe par la luxuriance des ornements. Ces aveugles dessinent, colorent, irradient leur nuit au point qu'il n'est pas de jour plus solaire qu'elle. Leur cécité s'éblouit sans fin de la transfiguration de l'invisible. Un mot fait naître en eux un soleil ou une fleur. D'où l'émoi qu'lls éprouvent à nommer les objets les plus précieux; ceux même qui magnifient le désir. C'est vouloir que la parole, non seule-

---

(1) *Petit violon primitif.*

ment suscite une forme, mais que celle-ci égale la forme réelle et lui ressemble. Et le miracle est que, précisément, elle lui ressemble. La puissance du rêve, chez les troubadours, loin de « déformer » toute réalité, n'a de cesse qu'elle l'informe (2).

Leur influence fut considérable sur la poésie savante et la populaire. Ils séduisaient au point que des évêques, et des plus austères, se mirent quelquefois à les suivre et à composer ingénument des poèmes de priapées aussi beaux qu'insolites, quitte à jeter ensuite aux orties le petit violon diabolique, avec un grand tremblement.

La poésie populaire va de soi. Il lui suffit d'être sel, feu, élément. Prête à tout. Sa vivacité en Arménie étonne. Ce peuple pacifique ne peut s'en passer. Elle en divinise le malheur. Il n'existe pas de gens du peuple n'ayant dans la mémoire un livre de poèmes, de toutes formes, de tous genres et pour tout événement.

Le byzantinisme, le baroque oriental, le vieil inconscient païen en elle se déversent; analogies, métaphores imprévisibles, variétés métriques incroyables. La poésie, ici, marche contre tout ; et

---

(2) *Par malheur, maints d'entr'eux obéissaient à la tradition orale. Ainsi, beaucoup d'œuvres se perdirent. La somme des poèmes que nous possédons provient soit des copistes qui les recueillirent, soit de poètes savants qui les imitèrent, soit des troubadours qui préférèrent écrire leur poésie au jour le jour.*

qu'elle ne soit pas policée aussi subtilement qu'elle l'est dans des nations plus tranquilles, lui confère une crudité de beau, plus émouvante, parce que plus urgente. Il faut faire feu, coûte que coûte. Elle exigerait, en justice, qu'on lui consacrât trois énormes volumes, tant elle prolifère rapidement et sous les formes les plus diverses.

Elle aussi se console mal de la précarité du bonheur et de la gloire. Elle est née d'une terre trop illustre par sa beauté pour oser abdiquer de l'espoir même. Elle ne peut oublier qu'elle s'élève sur les lieux du premier paradis, et qu'en dépit de tous les déluges, c'est sur son Ararat que la clémence divine déposa, pour un nouvel avènement de l'homme, l'Arche de Noé.

NAHABED KOUTCHAK

CHANTS D'AMOUR

I

Tes yeux sont une mer debout aux portes de
l'Egypte.
Tes cheveux les flots noirs dénoués par le vent.
Comme un palmier ton corps s'élance
et ton visage est une pomme ronde sous la feuille,
radieuse bien plus que la rose Kafour
déployant sur le ciel une rougeur intense.

II

Lune déserte, glissant là-haut
où t'enfuis-tu par cette immense nuit ?
T'écornant à chaque lucarne
tu vois les belles endormies :
leur chemise s'est dégrafée,
ton feu blanc roule sur leurs seins
puis, réfléchi de là jusqu'au zénith
ternit le brasillement des étoiles.

Nahabed Koutchak a vécu au commencement du XVIe siècle.

III

O inconnue qui m'as aimé
de quel chemin mystérieux vins-tu ?
Toute la flamme de tes manches
tu l'as renversée sur mon cœur.
Et cet anneau que tu formas
pend à l'oreille de mon cœur.

IV

Mes yeux, cernez-vous de flamme et brûlez.
Ma langue, arrachez-la, qu'elle se taise.
Qu'un couteau me coupe le cœur.
Pourquoi aimer ? Je souffre sans patience.

V

Mille fois belle ! Pomme du Paradis !
Corps délicat tiré de canne à sucre,
joie bien plus belle que beauté.
De tes longs yeux la pointe m'a percé.
Malheur à moi ! Toute la terre ensorcelée
ne peut offrir refuge à ma blessure.

VI

Dure je suis, ainsi le rocher nu,
haute comme le haut voyage de la nue.
Celui-là seul, archer vaillant,
tendant l'arc de corne de bœuf
dont la corde est boyau de loup
pourrait, s'il existait, frapper mon cœur.

VII

O vals et monts, j'ai perdu ma fiancée !
Arbres et rocs, est-elle en vos écorces ?
Ponts de la nuit glissa-t-elle sur vous ?
Je m'endormais et, légère, elle a fui...

VIII

Mon basilic ! ô ma fleur d'amandier !
Saignure de grenade et pâte d'amandes !
Rose aux cent feuilles ! Solitaire !
Ta lèvre est l'excitant citron !
Et ta langue, le rossignol
clamant dans la nuit du printemps.

IX

O mer, change ta vague en encre !
Roseaux aigus remplissez mon plumier !
Moines ! Savants à la tête subtile
vous tenterez en vain de déchiffrer
toute la peine dans mon cœur, toutes mes larmes.

X

O bienheureux qui enleva sa bien-aimée !
Après leurs pas le pont fut emporté.
Après leurs pas tomba la neige.
Mais lui dans un jardin du plein été
embrasse sa belle au menton.

CHANT D'EMIGRE

O moi qui vais comme va l'eau courante,
Dieu seul dira ma route et ma langueur.
Quel passant fixera la croix sur ma poitrine ?
joindra mes mains ? clora mes yeux ?
qui couvrira mon corps de terre douce ?

Au grand midi je suis la flèche projetée;
je demeure où le poing de l'étranger me lance.
Au grand minuit je tombe comme l'arc
après le tir, sa corde détendue.

GRÉGOIRE D'AKTHAMAR

A LA SAINTE VIERGE

Reflet Divin ! Ressemblance Parfaite !
Cristal exact tombé du sourire de Dieu !
Ton Verbe est Faveur Spirituelle !
Comme le clair printemps venue
dans un jaillissement des Eaux Profondes,
tu es Délivrance et Salut !
Haut jardin de pure présence,
bel orme fin qui vit de Vie,
rose solaire épanouie,
Terre de vin miellé ! arcane du soleil !
Tu es sur nous ce clair nuage.
Ton pied fleurit au fond des mers.
De tes doigts jaillit une source.
Qui n'en but jamais ? Qui n'en but jamais ?
Vierge de bonté pure ! Vierge élue !
tu affames, tu rassasies.
Ton pain de feu tue et recrée.
Accours sur les vents légers !

Grégoire d'Akthamar vivait au commencement du XVI· siècle. Il reste de lui une vingtaine de poèmes dont quinze ont été publiés à Tiflis en 1898.

Toi qui ta Force bus au cœur du Tout-Puissant
sois en nous diligente Abeille.
Miel de Sapience et Vol d'Amour.
Ta danse à coups sourds frappe la colline.
Ton chant exalte un brûlant pollen.
L'Univers entier s'en abreuve !
Ton sein est lampe lumineuse.
Ton souffle est nourriture et paix.
O Miroir pur de l'Euphrate et du Tigre,
anneaux étoilés couronnant la Terre !
Fleur de grâce infinie ! Fleur imprégnée
de rare essence en Paradis.
Jeune chevelure du pampre ! Coupe profonde
qui ruisselle d'Or et de Sang !
Rose prime à la joue de l'Aube !
Fleur hamaspur incorruptible !
Ton pain secret le Soleil le prépare !
Ton vin secret est vendange de Nuit !
Perle brûlant dans les yeux de la mer !
Or d'Arabie ! Safran des Indes !
Fleuve de Nard et d'Aloès !
Septuor de parfaits diamants !
Rouge escarboucle de Pishon !
Agate ! Rubis ! Chrysolite !
Topaze irriguée de musique !
Langue d'argent très épuré !
Cristal d'un gel jamais souillé !
Neige d'Avril ! et tulipe de Juin !
Froideur pure ! Chaleur pure !
Silence et Clameur purs en soi !
Torche de Terreur Insondable !

Armure d'airain cuit sept fois !
Tonnerre au profond des Armées !
Chef au front couronné de foudre !
Tu es Laurier ! Platane ! Cyprès !
Arche bâtie d'un bois terrible !
Pacte d'Alliance éternel !
Tu es la colère des Eaux !
L'Arbre énorme fendant la Terre !
Colère de Gabriel ! Feu du Ciel !
Racine des larmes profondes !
Tu es Maison de grâce et de sagesse
gardée d'un feu terrifiant.
O sauvegarde-moi qui te supplie !
Toi qui pressas la bête noire
d'un talon de perle et d'acier !
Sauve un long désir qui te prie !
Apparais, dansant dans ta gloire !

SARGAVAK DE BERDAK

ELOGE DU VIN *

Fruit d'Honneur et de Royauté
Beau de Beauté essentielle,
Voici ton éloge, ô raisin.

Pesante pierre précieuse
Tu es rondeur suave et lisse;
tortils de ta robe sont d'or,
tu es des perles sur de l'or.

Blanc ou noir ou rouge solaire
jaune comme l'ambre ou l'encens,
au secret du cœur tu projettes
feu limpide, sage folie.

Immortalité de ce monde,
tu encombras les bras de l'ange
quand il vint visiter Noé.
Tu fus la très juste allégeance.

* *Poème trouvé, dans un manuscrit daté de* 1617.

Je te coupe, je t'emporte,
je t'écrase, je t'agite,
ah ! débonde-toi, fleuve noir,
exalte ta danse en ma gorge,
Feu sans feu, claire nuit brûlante,
rose future dans ma tête !

Les Rois de neige et d'or, les Juges,
les graves Seigneurs pleins de guerre
s'agenouillent au bord de Toi.
En tes rubis leur loi se pense.

Par Toi, fleur d'argile et de foudre,
Celui qui presse mille serfs
dedans ses paumes orgueilleuses
s'oublie tout dans un chant d'amour.

Celui, clouant dans sa poitrine
l'aigle rouge aux yeux de colère,
soudain pleure d'un rossignol.

Celui qu'amour déçu tourmente
ainsi que l'arbre gel et vent,
Son front est suave grenade.

La goutte de Toi concilie,
élude, recrée ou délie.

Le pauvre clair de pain et d'eau
dès que sa langue tu consumes,
sa face est d'un ciel étoilé,
ses poings, citernes de largesse.

L'aveugle aux yeux de nuit frappés,
dès que ta flamme l'a connu,
aperçoit les villes heureuses,
la scintillation des mers nues.

Tu fais langue vive le plomb
qui soudait les joues du muet.
Possédé de ta gaité pure
il est ce bouquet d'oiselets.

Sang du Christ dans la main du prêtre
à prime aube sacrifié,
tu changes lèpre en fleur de lys,
tu expies les clous du pécheur.

Toi, source forte en un flanc maigre
haute fleur dardée sur la Croix
Tu es royaume aux Douze étoiles,
Diadème de Dieu de Dieu.

O ! O ! Sargavak de Berdak,
es-tu fou d'aimer tant le vin,
et clamer si haut son éloge !
A son feu, gagnas-tu jamais
de quoi changer ta bure en chape ?

Je suis du Vin servant très humble.
Digne servant n'use que d'eau.
Je n'ai loué que le Calice
dont la flamme nous sauvegarde.

YEREMIA KEUMURDJIAN

CHANT D'AMOUR

Le grand Soleil, ombre de Dieu, te sert
avec très humble courtoisie.

La jeune lune, tend ton sourcil
et, mûrie, ta figure ronde.

Je vois rubis, perles, saphirs
brûler, s'éteindre, s'émietter.
Mais ton délice vainc la pierre.

Ces longs parfums, le vent les tue.
Jour et nuit, ta senteur demeure.

Tu es icône aux mains malades.
Source de fleurs miraculeuses.

Yéremia Keumurdjian né à Eghine en 1600 a passé la majeure partie de sa vie à Constantinople. C'est la plus grande figure de la littérature arménienne au XVII· siècle.

Le pin, le buis et le cyprès
je leur chante gloire et louange,
mais l'ondoiement de ta cambrure,
qui de tel en surprit au monde ?

L'éclatante rose et cruelle
dedans ses cheveux de verdure
sèche de dépit si ton œil
la mire en sa rondeur marine.

Fil de ton cil quand tu le meus
le jalouse le mince lys.

O tes yeux tirés de la mer
mais bien plus clair que son brasier,
O ta si délicate oreille
comme calcédoine brûlée !

Les chers pétales de tes ongles
les jalousent le perroquet,
la pie, le paon et le phénix.

Le radieux palmier d'étoiles,
ma bouche brûle de sa gloire
quand s'y dépose ton baiser.

Et quand te pénètre mon corps
ma mort profonde ressuscite.

NAGHACHE HOVNATHAN

CHANSON

Faite de fleurs tu descends du matin.
De ton talon le caillou s'émerveille.
Ton visage est barque de lune.
Tes yeux un comble de bijoux.
Tes sourcils, arcades de foudre.
Ton corps est renouvellement du ciel,
et ton sein la grenade rose.
Ta lèvre darde un sang solaire.
Ta lèvre est un poignard terrible.
Crève les yeux de ton Naghache...
Tu passes devant moi. Tu ris.
...Quand le Printemps éclatera
qu'en sera-t-il de ma chair misérable ?

Naghache Hovnathan a vécu fin du XVIII· et début du XIX·, mort en 1822. Grand peintre aussi, on lui doit les fresques de la célèbre cathédrale de Etchmiadzine.

OHANNES

CHANT D'AMOUR

JE ne peux plus lutter contre ce feu.
Prends pitié de moi. Je me meurs.
Avec ta pioche d'or creuse un tombeau.

O gens de chez nous, entassez
hautes bûches sur hautes bûches;
dans un cri le feu de mon cœur
le frappera comme un couteau.

Lavez tout mon corps dans du vin.
Faites venir le troubadour,
Que son thar sur mon front verse une pluie fraîche !
Enrobez-moi de feuilles vertes
enterrez-moi dans un jeune jardin.

O cruelle ! qui enseignas
au bourreau l'art de torturer !
qui enfermas tout le village
sous ta grille de boucherie !

Ohannès: N'est connu que par le manuscrit No. 556 de la collection des Mekhitaristes (moines érudits) de Venise.

Mon cœur tu le brûlas soudain,
tu le broyas en poudre fine,
tu le mis pour khol à tes yeux.

Tout mon sang sur tes belles mains
dans un long trait a ruisselé.
Il fut du henné sur tes pieds.

O ! O ! Lapidez-moi de pommes !
Sa langue douce m'a blessé.
Son vin doux me rendit aveugle.
Sa beauté fut un noir venin.

Cette nuit, des bêtes mordirent;
mon entraille fleurit d'oiseaux;
une gueule de lion me coiffe.

De mon flanc coule une source.
O vous tous, assoiffés de sang
venez boire au creux de mes hanches.

Au nom de ton enfance pure !
je n'ai qu'une âme en sacrifice.
Ne consume plus mes poumons,
ou bien que mon sang te nourrisse.

Sur la colline de mon cœur
ta tête à travers les nuées
comme un soleil est descendu.
Son fiel me ravage le cœur;

mes yeux sont un feuillage rouge.
Oh ! n'avons-nous mangé à la même table
le même pain ? n'avons-nous bu le même vin ?
Oh ! nous nous sommes assis et levés ensemble.
Les grands jours heureux où sont-ils ?
Ce beau serment dont Dieu nous rendit témoignage
si cruelle, qu'en as-tu fait ?

Que Dieu punisse par le mal
l'étranger qui nous fit ce mal
afin que sa soif de mal s'assouvisse !
Qu'il fasse chanter notre joie !
Que l'arbre du cœur reverdisse !
Qu'il soit un panier plein d'oiseaux !

Patiente, Ohannès, pauvre fou !
Connais que la joie est patience.
Un jour, du plus loin revenue,
ton amie danse sous ta bouche !

POESIE POPULAIRE

CHANTS D'EMIGRES

I

Eaux troubles qui si tristement dévalez !
Sang si noir qui teignez les fleuves !
Mon aimé, dès longtemps, des routes l'ont perdu.
Sa douce odeur ! son absence tue.
De mon Asli, qu'ai-je retenu ?
Malheur à moi !

Père est berger. Frère est pasteur d'agneaux.
Mon bien-aimé je l'ai mis en route.
Derrière ces monts, derrière ces fleuves,
si lentement son pas disparut.
Immolez-moi pour cette errance et cette absence !

Le grand vent a crié sur la mer.
Au toit de ma maison je suis montée.
Bien longuement j'ai regardé.
Je l'ai vu, là-bas, sur la mer,
et je meurs.

II

Chante, grue, chante. Encor le printemps est venu.
Mon cœur est plein d'un sang amer.
Toi, tu dors en de clairs feuillages.
Mon soleil est sombre fumée.

Chante, grue, chante sur la montagne.
Je suis en pays lointain. J'ai peur d'y mourir.
Mère, ô mère, ne pleure pas.
Je suis en pays lointain.
Mais, ô l'eau claire de mon pays...

III

Emportez-moi devant la porte
de celle que vainement j'aime.
Mes longues plaies entr'ouvrez-les;
Prenez mes mains, coupez mes doigts,

allumez-les comme des cierges;
jetez sur moi du sable fin,
brûlez-moi comme de l'encens;
devant la porte enterrez-moi...

IV

Femme bien douce je te salue en pleurant.
Il me faut courir des pays.
Porte à ma bouche tes sourcils
que s'apaise ma nostalgie.

O Toi, sourire de mon Dieu,
jeune lilas fleuri soudain !
ton beau visage de mes mains
le voici qui glisse et qui fuit.

Mes yeux ! nous devrions vivre ensemble,
que le monde soit notre lit !
Mon cœur ! nous devrions vivre ensemble
oui ! oui ! nous devrions vivre ensemble
que la montagne soit l'auberge !

Oh ! petite âme, dis cela;
Oui ! dis ! dis cela ! que je mange
tes yeux, tes sourcils et ta bouche.

V

J'étais un cognassier rude et vert,
mon talon creusait le rocher.
Des fous sont venus m'arracher,
ils ont ma force transplanté
dedans un étrange verger.
Ils m'ont arrosé d'eau sucrée !

Frères ! venez me redonner
au haut roc qui m'a bien aimé
et jetez sur moi l'eau des neiges !

PRIERE DU MATIN

I

Elle blanchit, l'aurore.
Je revois scintiller la Croix.
Mon Seigneur est devenu doux.
Du grand Paradis se rouvrent les portes
Celles de l'Enfer se sont écroulées.
Toute mon âme est délivrée;
et le Christ dans ses bras m'emporte.

II

Quand se consuma la bougie
le démon s'évanouit.
Saint Serge volait au secours
sur son cheval blanc.
Verte sa tunique,
de feu son manteau.

— Petite lueur, lune minuscule,
d'où es-tu venue ?

— Par dessus la mer d'Abraham.
— Comme tu es jaune
et ton cheval jaune !
Ta barbe a poussé,
quelle barbe jaune !

Vois sur l'oreiller
la droite de Dieu
la croix et la clé.
L'Esprit-Saint m'a réveillé !

Mon âme entre tes mains
ma nuque sur l'oreiller,
Vierge Mère du matin.

PRIERE DU SOIR EN FERMANT LA PORTE

Je dis que ma maison est faite de fer,
Je dis que les murs le sont d'acier neuf,
Parce que Christ y est descendu.
Je dis que les portes en sont fermées,
Je dis que l'anneau des lucarnes est solide.

Qui par la porte veut entrer ?
allons ! qu'il s'en retourne !
Qui par le toit veut s'infiltrer ?
que son ventre soit empierré !

A SAINT KARAPET

Tu es lune et soleil
et parrain de la Vierge Mère.
Trente ans cloîtré en caverne de sel,
puis délias la langue de ton père.

Sur le mont de Moush
tu bâtis le couvent,
ses dômes et proues
en polygones de brillants.

Vinrent les vizirs en pèlerinage,
vinrent les vizirs avec les pachas
vers toi, premier de parentage
sur tous les saints, les vizirs, les pachas.

Il règne debout, Karapet
au-devant des cierges de cire
et l'aurore des lampes d'or.
Gloire et clarté l'ont habillé;
et dans ses mains sont déposés
roses rouges et cierges verts.

CONTRE LE MAUVAIS ŒIL

I

Dans l'abîme pendait un arbre
et sur l'arbre le serpent noir.
Sans frôler des mains cette bête
nous lui avons fait toucher terre.
Sans couteau l'avons égorgée.
Sans brasier l'avons faite cuire.
Crève qui en mangera.
Qui n'en mangera pas, éclate.

II

Le bœuf est noir sur la noire montagne.
Et noires sont les courroies de son joug,
et son corps est lié par sept cordes noires,
Mauvais coup d'œil, mauvaise aiguille,
mauvaise envie, mauvais conseil !

Je te sers humblement, Providence divine.
Fais que crève l'œil, que la vie s'éteigne
de celui dont le mauvais œil me poursuit.

Le mauvais coup d'œil, la mauvaise aiguille,
la mauvaise envie, le mauvais conseil,
ils ont renversé la noire montagne,
ont trait le lait noir dans le grand seau noir ;
qui l'a vu fut épouvanté,
qui en goûta fut foudroyé.
Sur la tête du serpent noir,
mauvais coup d'œil, mauvais aiguille,
mauvaise envie, mauvais conseil.

Par le temple de Salomon,
par le bâton de David le Prophète,
par la parole d'Aaron,
par la clef de Jonas,
mauvais coup d'œil, mauvaise aiguille,
mauvaise envie, mauvais conseil.

Je chasserai le Diable par la porte,
qu'il s'envole par le toit.
Je chasserai le Diable par le toit,
qu'il s'envole par la porte.

Mauvais coup d'œil, mauvaise aiguille,
mauvaise envie, mauvais conseil
mauvaise heure, où t'en vas-tu ?

Vers le pain sans signe de croix,
vers le berceau sans couverture,
vers la lucarne mal fermée,
vers l'épaule du bon bœuf,
vers l'épaule du bon buffle,
vers la crinière du bon cheval,
vers le troupeau des bons moutons,
vers l'orge du bon champ
vers toute bonté.

CHANT DE MARIAGE

Bonjour ! Belle !
Que la bénédiction du soleie soit sur toi !
Qu'on vienne enlever ton voile, ô ma belle !
Il n'y a pas de belle comme toi !

Soleil vivant, tu t'es levé sur notre maison.
Belle ! Quelle est celle qui t'a mise au monde ?
— C'est la mère aux yeux noirs
qui l'a mise au monde pour nous.

Nous sommes venus pour toi.
Nous t'emmènerons dans notre famille,
et voici un châle pour toi.
Il n'y a pas de belle comme toi.

Tes cheveux sont une vigne d'or,
sous l'empan de rayons le roi salue la mère.
Bienvenu sois-tu, grand soleil,
tu as brillé sur notre maison !

Sors, mère du roi, car ton fils-roi s'avance.
Il partit un seul. Il rentrera deux.
Il t'amène une colombe.
O ma belle sans pareille,
il n'y a pas de belle comme toi.

Deux perdrelets ont fait leur nid.
La couleur s'égoutte de leur visage.
O Soleil, tu es la colonne d'or de notre maison,
tu as brillé sur elle.

Qu'elle est cette rosée du matin ?
La bru cueille au jardin des roses,
sous l'ombre bleue tamise du sucre.
Elle est couverte de sucre.
Elle est devenue très douce.

O ma belle sans pareille,
il n'y a pas de belle comme toi.

De bonne heure au point du jour,
la bru a mal au cœur.
— J'irai cueillir de la menthe au jardin.

O ma belle sans pareille,
il n'y a pas de belle comme toi.

CHANTS FUNEBRES

I

Nous t'avons fait un lit dans le clair jardin,
nous allons te recouvrir de terre fine
tamisée au travers d'une mousseline.
Nous sèmerons des fleurs sur ce lit radieux,
tu sera entouré de haies de roses rouges.

II

Ton fils, il n'est pas mort ! Il n'est pas mort !
Il erra un peu par le jardin.
Il cueillit la rose. En orna son front.
Il s'est endormi à son doux parfum.

III

O coupez les bois, coupez les buissons !
Brûlez la mère dont le fils est mort.
Brûlez-la ! Faites-lui des seins de cendres !
Dans le grand vent abandonnez-la !

IV

Il est mort. Nous a laissé ce testament.
« Enterrez-moi au milieu de la route.
Sur ma cendre plantez la borne;
et lorsque mon fils reviendra
je vous ferai signe des yeux. »

TABLE DES MATIERES

	Page
Avertissement des Editeurs	7
Avant-Propos	11
Introduction à Grégoire de Narek	19
Le Livre des Lamentations et Odes mystiques	37
Ancienne Poésie arménienne	101
Nahabed Koutchak	109
Grégoire d'Akthamar	113
Sargavak de Berdak	116
Yéremie Keumurdjian	119
Naghache Hovnathan	121
Ohannès	122
Poésie populaire	125

037—331.30

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie ARAXES
46, *Rue Richer à Paris*
le 22 Décembre
1953.

N° d'édition 26

Imprimé en France.